

~~222.~~

Class

222.11

Book

£31

University of Chicago Library

GIVEN BY

Mrs. W. R. Harper

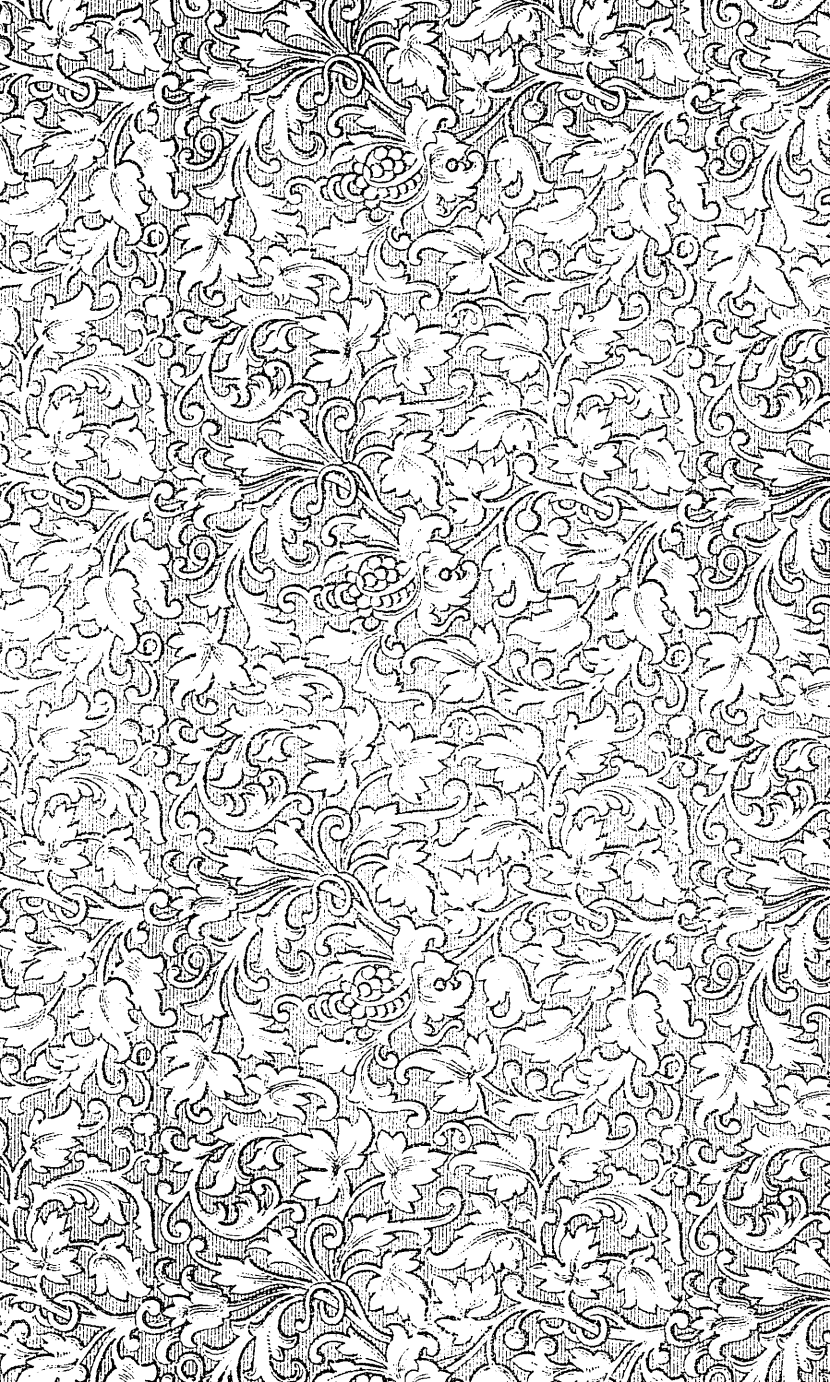
Besides the main topic this book also treats of

Subject No.

On page

Subject No.

On page



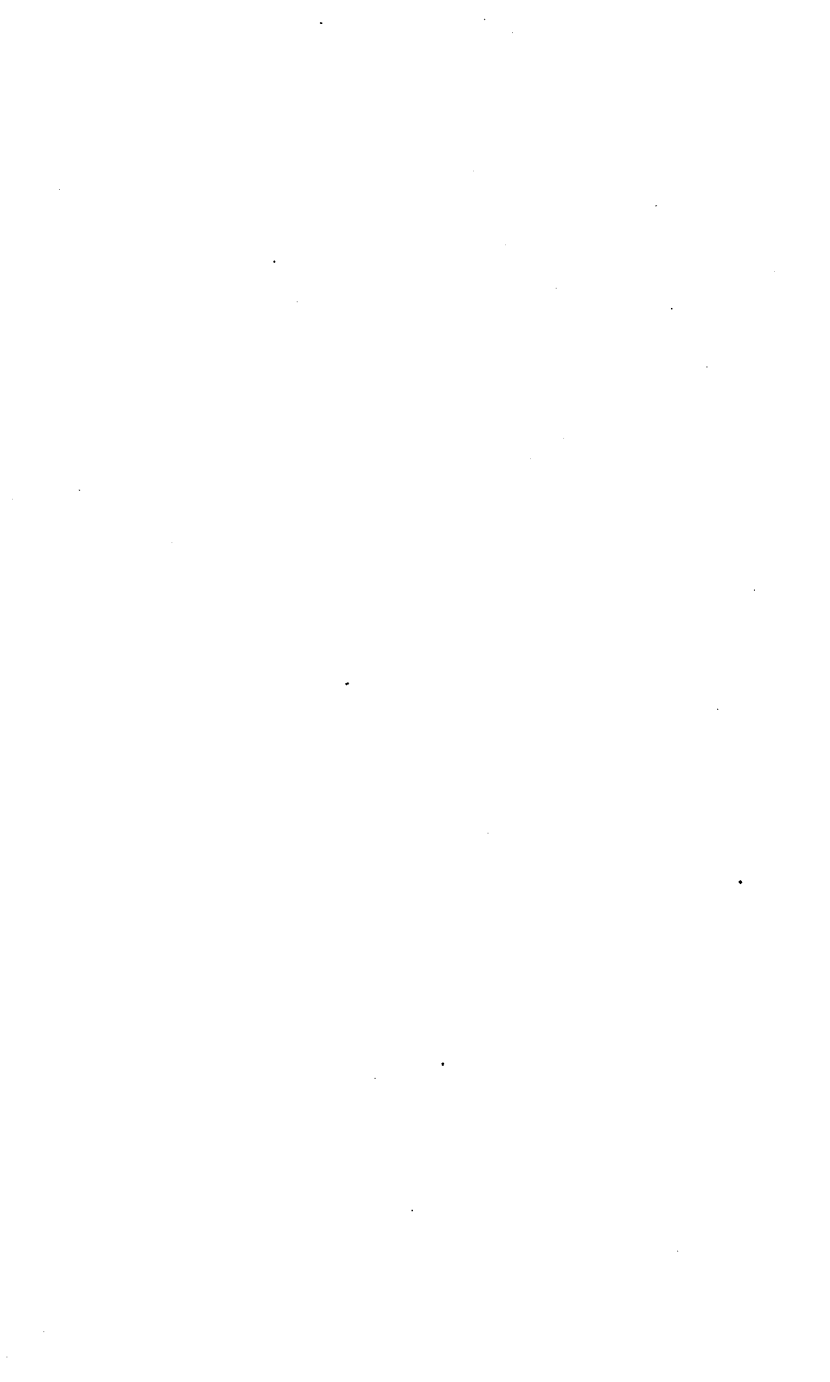
Dis.



A MONSIEUR BOURSE,

Chanoine, Vicaire général.

Hommage de profonde Reconnaissance.



L31

HISTOIRE

ET

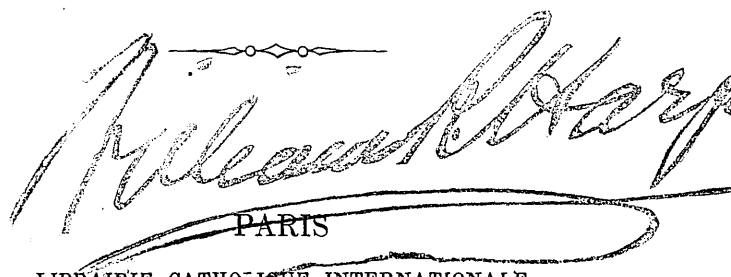
LITTÉRATURE BIBLIQUES

LA CRÉATION

PAR

M. l'abbé A. LAPORTE

CURÉ DE CHÉZY-L'ABBAYE



PARIS

LIBRAIRIE CATHOLIQUE INTERNATIONALE

DE L'ŒUVRE DE SAINT-PAUL

6, rue Cassette, 6

1883

BS 651

43

100

ÉVÊCHÉ DE SOISSONS
(AISNE)

Soissons, le 18 janvier 1883.

MONSIEUR LE CURÉ,

De toutes les études, il n'en est pas de plus digne de captiver l'attention du prêtre, que celle des Livres saints. Sa piété s'y nourrit, sa foi s'y affermit, son cœur s'y dilate, son esprit y puise même de vives clartés sur ces questions qui sembleraient au premier abord ne relever que de la science humaine.

Vous l'avez compris, Monsieur le Curé, et après avoir, avec fruit pour vous-même, consacré à cette étude, pendant de nombreuses années, les moments que vous laissaient les devoirs du saint ministère, vous avez eu raison de penser que le résultat de vos travaux pourrait être lu avec profit.

C'est donc avec plaisir, qu'au nom de Monseigneur, je vous envoie l'autorisation de livrer à l'impression ces premières pages. Sa Grandeur, qui en a pris connaissance, souhaite que l'accueil qui leur sera fait vous permette de songer bientôt à publier celles que vous avez encore préparées.

Recevez, Monsieur le Curé, l'assurance de mon bien sincère dévouement en Notre-Seigneur.

L. BOURSE,
Chanoine, Vic.-Gén.

LA CRÉATION

LA CRÉATION

AVANT-PROPOS

Quand, au retour d'un long exil, Israël entendit la lecture des écrits de Moïse qu'il ne connaissait plus, le peuple fut tellement touché, qu'il fondit en larmes : ce jour fut une fête sans pareille et se termina par des réjouissances extraordinaires (1).

Un fait analogue se passe dans les pays où l'on étudie. Les livres saints n'étaient plus guère connus que par les sarcasmes voltairiens. Les savants voulurent juger par eux-mêmes. Imbus pour la plupart de

(1) Esdras, xii.

préjugés contre la révélation, ils s'éprirent cependant de la Bible. Ils l'interprétèrent à leur façon, ils la comprirent à leur point de vue ; mais, à part quelques dédaigneux, ces études trouvèrent une vogue qui se propagea de plus en plus.

M. Renan sut mettre à profit cette disposition d'esprit de ses contemporains. De séduisantes descriptions encadrèrent ces récits des vieux temps au pays du soleil. Un style ondoyant et vague fit miroiter ces reflets si variés des métaphores orientales. Assaisonnant le tout d'une pointe de scepticisme, le disert académicien mit ses œuvres à la mode.

Qui pourrait, par des sentiers moins aventureux, faire mieux que lui ? La chose n'est pas impossible. Il suffit de laisser la parole à la Bible elle-même, de ne pas la détourner de son sens obvie, de ne pas en tirer des déductions risquées. Elle exhale par elle-même un charme indéfinissable et irrésistible.

D'antiques usages, il est vrai, des mœurs

lointaines réclament des explications. C'est ce que l'Église, avec son tact exquis et sa profonde connaissance des besoins de l'humanité, sut comprendre de bonne heure.

Nos humanistes de la Renaissance compilaient les commentaires les plus volumineux sur les courts traités des Grecs et des Romains, pour nous les présenter, à nous, enfants de la civilisation latine héritière des Grecs. Et, en même temps, ils s'obstinaient à mettre dans les mains du peuple, qui, surtout alors que les livres étaient rares, savait à peine lire, une version de la Bible. Aucune note n'accompagnait ce livre, et chacun cependant devait y puiser sa créance et forger son symbole. L'homme des temps primitifs devenait sous tout rapport le modèle de l'Européen des civilisations vieilles. Rien d'étonnant que de ce système soient sortis des puritains, des quakers, des mormons et mille autres types plus ou moins bizarres.

Dans ce livre mystérieux se trouvent condensés tous les problèmes qui préoc-

cupent l'humanité. Il faut qu'un initié autorisé en rompe les sceaux ; c'est au dépositaire de la clef à en ouvrir le sens. Il est rare que le mandataire de l'Esprit qui a dicté l'Écriture en interprète le sens d'une manière authentique. Mais il surveille et suit d'un œil vigilant l'usage qu'on en fait et les conclusions qu'on en tire. Tant que la foi ne périclité pas, l'arbitre n'intervient pas. Du reste, des limites, limites fort étendues, ont été posées, et, dans cette carrière, chacun peut se mouvoir à l'aise.

Le voyageur, pionnier infatigable, parcourt les ruines des cités antiques, mesure les déserts, scrute le sol, remue les pierres et reconstruit pour nos imaginations l'ancien théâtre des gestes de l'Éternel et de son peuple.

Le linguiste, dans son cabinet, n'est pas moins laborieux. Il compare l'emploi des mots dans leurs différentes acceptions ; il étudie les diverses versions ; il met en parallèle les idiomes congénères. Il est incontestable que ses recherches ont une va-

leur de premier ordre, puisque avant tout, il faut déterminer le sens véritable du livre. Faute de ce point, beaucoup d'écrivains ont lancé contre la Bible des attaques qui portaient à faux. Faut-il le dire ? Les savants modestes qui ont consumé leurs veilles dans cet obscur labeur, sont traités d'un peu haut par certains excursionnistes qui néanmoins pourraient être moins affirmatifs sur la portée de leurs découvertes. Les Champollion, les Oppert, les Gésénius, les Le Hir, etc., ont rendu des services incontestables. Qui pourrait le nier ?

Volontiers aussi l'on renverrait à la sacristie les ecclésiastiques qui traitent des matières bibliques. Il est vrai qu'ils ont la main moins hardie ; leur critique est plus traditionnelle. Mais il semble aujourd'hui que, si l'on ne donne pas à pleines voiles dans l'exégèse d'innovation, on n'a que le droit de se taire.

Quelle leçon de sagesse et de modestie donnaient à la science les orientalistes d'autrefois, comme saint Jérôme et Bellar-

min, hébraïsants de premier ordre ! Ce n'était qu'avec prudence, avec réserve qu'ils touchaient aux saintes Écritures. Ils pesaient scrupuleusement les variantes, et se rapprochaient, autant qu'ils le pouvaient, du sens généralement admis. Maintenant, même des hommes de bonne foi taillent et rognent dans la Bible sans aucun ménagement pour sa nature sacrée.

Cependant les livres divins ont été l'objet durant tant de siècles de travaux si scrupuleux, que le simple bon sens engage à ne pas s'écarter légèrement des traditions reçues dans l'Église, et même dans la Synagogue quand elle est de bonne foi.

Le commun des lecteurs restera-t-il en dehors de ce mouvement ? Ne connaîtra-t-il la Bible que par des traductions plus ou moins exactes de la Vulgate, ou par les versions pesantes et surannées des Sociétés bibliques ?

La question est d'autant plus grave, que jamais comme aujourd'hui, les textes sacrés n'ont été répandus à profusion par tous les pays et dans tous les idiomes.

Pour ne parler que de la France, depuis Sédan, la vente de la Bible a augmenté de treize pour cent (1). Cette grande diffusion est surtout l'œuvre des diverses Sociétés bibliques. Il faut y voir un indice sérieux d'un besoin de notre époque. Le zèle de ces sociétés se ralentirait, s'il restait sans écho, si ses faveurs ne trouvaient pas d'accueil.

Il est donc indispensable de mettre à la disposition du public des explications nécessaires pour un texte rempli de mystère. Il faut que les catholiques connaissent autant que possible la véritable portée du texte original, soit grec, soit hébreu, puisque ce sont principalement les versions faites sur ce texte, que distribuent ces sociétés ; et en outre, le chrétien doit s'assurer s'il est vrai, comme le prêche l'incrédulité, que les livres saints fourmillent d'erreurs historiques et scientifiques.

(1) M. Luigi Luzzati, député au parlement italien :
La vertu et la science dans les sociétés modernes.

Dans notre vie fiévreuse, où la multiplicité des besoins diminue les loisirs et appelle la prolongation du travail, ce serait rendre service que de résumer le résultat actuel des recherches historiques et scientifiques, pour en faire l'accompagnement de saintes Écritures. De la sorte, chacun pourrait se convaincre que la vérité, qui est une, se trouve aussi bien dans le livre inspiré que dans la science véritable.

Il ne faut pas perdre de vue que par science véritable, on doit entendre, non pas les faits surprenants que nous proclamons au jour le jour tel ou tel homme laborieux, ingénieux ; mais les notions établies sur des preuves incontestables et entrées dans le domaine général et dans les archives de l'humanité.

Par suite de la trop grande prodigalité du nom de science, décerné d'une manière abusive à quelques hypothèses de tel homme en renom, les revues et surtout les journaux jettent le trouble dans beaucoup d'esprits. Ceux-ci, ne pouvant scruter par eux-

mêmes la vérité, s'en rapportent aveuglément aux oracles des gazettes.

Il est donc bon de faire entendre au public les voix les plus autorisées ; dans le camp de la révélation aussi bien que dans le camp opposé, la vérité de nos croyances trouve des défenseurs.

Autrefois, Montaigne pouvait se faire un malin plaisir de présenter comme siennes les pensées des meilleurs auteurs. C'était à Plutarque et à Platon que les critiques donnaient des « nazardes, » croyant les faire tomber sur le philosophe bordelais.

Ici ce procédé ne serait pas de saison.

Aussi, dans ce travail, le lecteur trouvera beaucoup, peut-être trop de citations. Il en résultera plus d'autorité, comme aussi plus de variété.

Ce qu'on recherche dans Corneille Lapierre, ce qui le fait préférer à des commentateurs plus doctes, ce sont les nombreux extraits dont il émaille son ouvrage. Puisque cet emploi des citations plaît à beaucoup de personnes, rien n'empêche de

l'employer, du moment surtout qu'il y a grand profit.

Pourtant, il faut signaler une différence dans les deux genres d'interprétation. Le pieux Jésuite s'adresse surtout aux âmes pieuses, et fournit un aliment à leurs méditations, sans négliger les faits de l'histoire et de la littérature profanes qui rentrent dans l'ordre d'idées qu'il développe.

Les pages qui se présentent au public ont en vue surtout les personnes du monde ; elles s'attachent en conséquence à écarter les objections de la science moderne, qui, pour être récentes, n'ont pas toujours le mérite de la nouveauté.

La traduction des textes vise moins à l'élégance qu'à l'exactitude. Une critique plus bruyante que juste prétend que rien n'a bien été compris jusqu'à présent dans nos livres saints. C'est faire peu d'honneur à l'humanité. Mais puisque nous en sommes là, il faut dans la mesure du possible éviter le reproche d'inexactitude.

La traduction du Pentateuque par les Sep-

tante et les parties de la Vulgate rédigées par saint Jérôme sont des œuvres admirables et qui n'ont pas leurs pareilles dans l'antiquité ; c'est à juste titre que l'Église catholique les honore de sa confiance et de son adhésion.

Un grand préjudice leur est venu de leurs interprètes, qui n'ont pas toujours bien saisi le sens de leur version, et les générations nouvelles ne comprennent pas toujours exactement le langage vieilli de ces interprètes et de leurs imitateurs.

Puisque la critique contemporaine s'appuie sur le texte original, suivons-la sur ce terrain, sans toutefois perdre de vue que les versions grecques et latines ont souvent conservé des leçons plus vraies que celles qui nous ont été laissées par la synagogue ; car il faut bien se le rappeler, les éditions hébraïques que nous avons entre les mains nous sont venues par les Juifs. Ces éditeurs étaient savants, ils étaient scrupuleux, méticuleux, notant le nombre de lettres pour l'ensemble et pour chaque

livre, comme pour chaque moitié de livre ; mais enfin ils étaient juifs, et par conséquent enclins à adopter la nuance qui leur était la plus favorable : chose facile, puisqu'ils avaient à régler la ponctuation, l'orthographe, et pour le plus grand nombre d'exemplaires, les voyelles de chaque mot.

S'ils font aujourd'hui de la conciliation sur le terrain du rationalisme, il n'en était pas de même autrefois, où toute arme faisait merveille à leurs yeux, du moment qu'elle portait contre le christianisme.

On trouvera peut-être que cet ouvrage est rétrograde dans sa manière d'évaluer les jours cosmogoniques. Il pourrait se faire que dans cette voie reculer valût mieux qu'avancer. Petit à petit on en vient à supprimer toute valeur au premier chapitre de la Bible. Que le géologue ou l'astronome, même croyant, calcule la nature d'après les lois qu'il connaît, il est dans son rôle et montre son exactitude. Il doit se baser sur les règles de sa science. Mais que celui qui chaque jour répète : « Je crois

en Dieu tout-puissant, Créateur du ciel et de la terre » semble faire aussi petite que possible la part du Créateur, pour abandonner toute organisation à la nature qui ne fait que commencer, c'est restreindre beaucoup l'idée de la toute-puissance divine. Autant presque vaudrait dire : « Je raisonne sur Dieu Créateur. » Un bouddhiste japonais, Akamatz, saisissait bien l'état actuel de la foi européenne, quand il s'exprimait ainsi : « On dit que l'on croit en Dieu, non point comme Créateur, mais comme Père ; puis l'on ne croit plus du tout en Dieu (1). » Le bon sens guidait nos pères aussi sûrement au moins que la science superficielle qui, de nos jours, est l'apanage général, et dont chacun fait volontiers parade. Or, nos pères, quoi qu'on en dise, en règle générale, ne donnaient pas au mot *jour* un sens aussi vague que celui qu'on adopte communément aujourd'hui ; ce sens est

(1) M^{rs} Isabella Bird : *Unbeaten Tracts in Japan*.

tellement vague, qu'il finit par ne plus avoir de signification sérieuse.

Pour en finir, l'auteur n'a qu'un but : faire connaître nos livres saints, les faire respecter, et, s'il le peut, les faire vénérer et aimer. Ne parvint-il qu'à dissiper quelques nuages dans l'esprit d'un seul lecteur, il s'estimerait heureux.

A Dieu ne plaise, qu'en dépit de ses intentions droites, il lui échappe un seul mot qui aille à l'encontre de la foi catholique ! Sa plume a pu çà et là ne rendre qu'imparfaitement sa pensée : il espère que le contexte et l'ensemble de l'écrit rectifieraient les expressions qui pourraient ne pas être les plus justes.

Pour plus de sûreté, ces pages ont été soumises à l'examen des religieux italiens les plus doctes dans les Saintes-Écritures, et leurs observations ont trouvé l'accueil dont elles étaient dignes.

CHAPITRE PREMIER

LE COMMENCEMENT

Genèse, I, 1-2.

*Au commencement Dieu créa les cieux
et la terre.*

« Quelle simplicité et quelle fermeté ! Moïse n'affirme pas même l'existence de Dieu, il le nomme et il le définit par une action qui explique en même temps l'univers. L'univers n'est pas éternel, il n'est pas non plus une émanation de la substance divine, il a été fait dans toute la force de ce mot, il a été fait par un pur acte de volonté. *Dieu a dit, et tout a été fait* (1), c'est l'expression de David, et c'est

(1) Ps. xxxii, 9.

l'idée que l'esprit humain n'avait pu découvrir, pas même pour la combattre. Il l'ignorait, quoiqu'elle fût la clef de tout, et depuis qu'elle lui a été révélée, il la repousse comme une incompréhensible fiction. Qu'est-ce, dit-il, que faire de l'être par un acte de volonté ? Comment se représenter cette magique opération ? Et qu'est-ce qu'une idée qui n'offre à l'entendement aucune image saisissable ? L'homme agit, mais toujours sur une substance préexistante à son action, il produit, mais de simples modifications dans le sujet où s'exerce sa puissance ; la création est un abîme où il ne découvre rien qu'un mot et un désespoir, un mot au lieu d'une idée, un désespoir au lieu d'une solution (1). »

Et cependant, puisque le monde existe, si l'on veut en trouver la cause, il faut en arriver à la création. Cette question tourmente l'homme depuis longtemps. Pythagore, Aristote, Platon, les Stoïciens, et, du temps de l'Église, un grand nombre d'hérétiques se sont fourvoyés dans l'éternité de la matière, comme si ce qui est éternel pouvait changer.

(1) Lacordaire, XLVII^e *Confér.*

« Les sciences naturelles ne peuvent résoudre le problème de la création. » C'est Virchow qui fait cet aveu qu'un autre savant complète en ces termes : « Depuis Aristote jusqu'à Humboldt, les naturalistes étaient convaincus que la cause première des phénomènes, le commencement de l'être, la création, surpassent et précèdent toute observation, et par là même échappent aux sciences naturelles. » (Fabri, *Lettres* 71.) « La question des origines, dit L. Brothier, sera éternellement pour l'homme une question insoluble. » Des cours scientifiques qui débutent froidement par ces paroles : « Nous ne pouvons ni ne voulons nous occuper des causes », avouent par cela même qu'ils ne sont que des fragments de sciences, quelque complets qu'ils puissent être d'ailleurs, à moins que reconnaissant leur impuissance, ils n'amènent leurs adeptes aux pieds de Celui qui sait tout et est cause de tout (Morand) (1). »

Au commencement du temps, avant même qu'il ait une mesure, avant le premier jour, le

(1) L'abbé Constant. *Annales de Philosophie chrétienne* : Mai 1882, p. 175.

Créateur produit en bloc la matière qu'il va coordonner avec tant de sagesse. Combien de temps sépara ce *commencement* du premier jour, cette question ouvre un vaste champ aux hommes qui réclament des myriades de siècles pour l'appropriation de la matière au but qu'elle remplit actuellement. Il est bon de relater quelques-unes des interprétations qui ont été données à cette manière de parler : *au commencement*.

Saint Augustin (1), saint Ambroise et saint Basile (2), interprètent *par le Principe, avec le Principe*, par le Verbe, avec le *Verbe par qui tout a été fait, sans qui rien n'a été fait* (3). Cette exégèse est plus mystique que littérale. Sans doute le Verbe, architecte divin, prenait part à la création ; mais ici, *au commencement* désigne le moment, sans exclure le Verbe qui est compris dans le mot Dieu de la proposition.

La version chaldéenne se rapproche des trois saints docteurs, quand elle inscrit : *Dans les Sagesse, par les Sagesse, avec les Sa-*

(1) De Genes. ad litter. 1.

(2) Hexam. hom. 1.

(3) Joan. 1.

gesses. Ce pluriel d'excellence désigne la Sagesse suprême.

Tertullien (1) comprend : *Dans sa puissance*, Dieu créa.

Aquila : Dieu créa *en bloc*.

Saint Basile et saint Ambroise (2), outre la traduction indiquée plus haut, en admettent une seconde, qui n'est pas sans valeur : *En un moment*, abstraction faite de toute idée de durée.

Bède et d'autres auteurs comprennent : *En principe*, c'est-à-dire Dieu créa les êtres principaux. D'autres traduisent : *D'abord, en premier lieu*, indiquant que Dieu pose une base à l'œuvre qu'il va développer (3).

Il faut remarquer que dans l'hébreu le nom *Dieu* est un pluriel régissant au singulier le verbe qui l'accompagne. « Il y a deux motifs de ce pluriel : 1° c'est un pluriel de *majesté* ou d'*excellence*, c'est le seul motif admis par les Juifs et les adversaires de la très sainte Trinité ; 2° c'est une indication de la pluralité des personnes divines, et c'est le sens que nous

(1) Contr. Hermogen.

(2) Loc. cit.

(3) Corneille Lapierre.

embrassons de tout cœur (1). » Le pluriel d'excellence ou de majesté est employé même dans nos langues modernes : « Nous ordonnons, nous arrêtons, » etc. L'emploi de la seconde personne du pluriel au lieu du singulier, est basé sur la même raison. Mais ici, dans l'emploi de cette locution : *Les Dieux créa*, il serait difficile de ne pas reconnaître la désignation d'un seul Dieu en trois personnes. « Là où l'Hébreu, dans sa contemplation du Dieu ineffable, dit : *Jehova les Dieux créa*, l'Égyptien, par une différence dont l'esprit saisit facilement la portée, écrit *le Seigneur les dieux créèrent*. Mais le dieu unique de l'Égypte n'est pas le Dieu unique du judaïsme. Autant Moïse tient ferme devant la grande idée de Dieu, et s'écrie hardiment : *Jehova les Dieux créa*, autant les prêtres égyptiens trébuchent, et, considérant Dieu comme un tout composé d'une hiérarchie d'autres dieux, ne peuvent plus que dire : *Le Seigneur les dieux créèrent* (2). »

Par le mot *créa*, les traducteurs et inter-

(1) Drach. Cath. Lex. hebr.

(2) Mariette. *Mémoires sur la mère d'Apis*, p. 29.

prêtes se sont toujours accordés à reconnaître la production sortant du néant absolu. La mère des Machabées est la fidèle disciple de la théologie hébraïque, quand elle dit à l'un de ses fils : *Regarde le ciel et la terre, avec tout ce qu'ils renferment, et comprends que Dieu les a faits de rien* (1).

« Dans les œuvres de la création, nous voyons une double émanation de la vertu ou force divine, dont l'une se rapporte à la puissance et l'autre à la sagesse. La première se fait particulièrement remarquer dans la création de la matière, et la seconde dans la beauté de la forme dont la matière fut ensuite revêtue. Lorsque l'Écriture parle de la matière, elle ne nous apprend pas que Dieu ait dit : *Que le ciel et la terre se fassent* ; manière de parler qu'il emploie pour les œuvres suivantes. Ainsi, pendant que la création de la matière se présente comme l'œuvre pure de la main, l'introduction de la forme dans la matière porte le caractère d'une loi ou d'un décret (2). »

(1) II Machab. VII, 28.

(2) *Le Christianisme de Fr. Bacon*, t. I, p. 612.

Broussais peignait bien l'embarras de ceux qui repoussent le symbole chrétien, quand il disait : « Je reste avec le sentiment d'une intelligence *coordinatrice*, que je n'ose appeler *créatrice*, quoiqu'elle doive l'être. »

Les cieux et la terre désignent la matière brute et élémentaire dont le Créateur doit façonner son œuvre. Le terme hébreu de ciel, ou plutôt de cieux, donne à entendre *les hauteurs*, les régions supérieures de la création. Saint Augustin, par le ciel, comprend les anges. Quoique les anges aient fait en partie l'objet de la création, Moïse n'en parle pas, soit qu'il n'ait voulu parler que du domaine de l'homme, soit qu'il ait craint que son peuple n'en tirât de fausses déductions. Les Hébreux auraient pu partager les erreurs des nations voisines sur l'existence de dieux secondaires, ou leur attribuer une part plus ou moins grande dans l'œuvre créatrice. Quoi qu'il en soit, sous Innocent III, le concile de Latran tenait ce langage : « Il faut croire d'une foi ferme, qu'au commencement du temps Dieu créa simultanément du néant l'une et l'autre créature : la spirituelle et la corporelle, les anges et le monde. »

La terre était néant et vide : les ténèbres étaient sur la surface des vagues et l'Esprit de Dieu planait sur la surface des ondes.

Les expressions hébraïques passées dans le français familier *tohu-bohu* « signifient le néant plein d'horreur, avec cette différence que la première semble correspondre à peu près à l'idée de *sans fond*, *sans base*, et l'autre à celle de *sans limites ni bornes saisissables*. Cependant ce néant n'est pas ce que nous appelons *le rien*; mais c'est le néant tel que se le figuraient les anciens sous l'idée de chaos, c'est-à-dire quelque chose d'incohérent et de confus qui remplissait l'imagination d'horreur et d'épouvante (1). »

Moïse, dans son langage dépourvu de termes techniques, nous donne à entendre que l'état premier des éléments fut impalpable, insaisissable, c'est-à-dire gazeux et vaporeux, puis liquide, et enfin solide en grande partie.

Il nous montre la matière première en ébullition. C'est alors que se forgèrent en quelque sorte les fondations du sol qui nous porte. Une

(1) Glaire et Franck: *Le Pentateuque*.

chaleur intense met tout en fusion, en attendant le moment où se reposeront les divers sédiments. Un vent puissant, un *vent de Dieu*, comme interprètent plusieurs traducteurs, anime ces flammes intenses : l'*Esprit de Dieu* plane, parce qu'il est vivificateur et que dans cette fournaise s'élabore l'aliment qui doit entretenir toute vie sur le globe. Le Targum interprète ainsi : « Un vent (émanant) de la présence de Dieu soufflait sur la surface des eaux. » Rabbi Salomon paraphrase de la sorte : « Le trône de gloire demeurait dans l'air, et le souffle de la bouche de Dieu s'étendait sur la surface de l'eau, et, à son ordre, couvrait comme une colombe le fait sur son nid. » La chaleur dégage d'épaisses vapeurs, *les ténèbres sont sur la surface* de ce foyer incandescent, de ces *vagues* bouillonnantes.

Il est un fait frappant : c'est la justesse avec laquelle le paganisme a recueilli les notions contenues dans ce second verset de la Bible.

Hésiode nous montre « d'abord le Chaos, puis la terre à la vaste poitrine, et l'Amour, le plus beau des dieux immortels. Du chaos naissent l'Érèbe et la nuit noire, et de la nuit, sortent l'Éther et le jour. La terre

enfante son égal, le ciel peuplé d'astres, afin qu'il la recouvre entièrement, et qu'il offre toujours un appui solide aux dieux bienheureux (1). » Il faut remarquer que le nom de l'Érèbe, compagnon de la nuit, signifie noirceur dans les langues sémitiques. Le poète grec dit donc comme Moïse que les ténèbres s'exhalent de la matière en fusion. La présence de l'Amour n'est pas moins frappante, si l'on réfléchit que l'Esprit de Dieu est son amour.

Diodore de Sicile déclare que « le ciel et la terre ne firent qu'un à l'origine, et que ce n'est qu'après leur séparation que le monde reçut l'ordre qui fait sa beauté (2). »

« Avant la mer et la terre, dit Ovide, avant même le ciel qui enveloppe tout, la nature n'offrait dans l'univers entier qu'un seul et même aspect; c'est ce qu'on appela chaos. Masse informe, grossière, sans mouvement, sans art, amas confus de principes en guerre... Un Dieu, la nature se corrigeant elle-même, termina cette lutte des éléments en séparant

(1) *Théogonie*, 116, 127.

(2) *Bibl.* 1. I.

le ciel de la terre, la terre des eaux, et l'air le plus pur de l'air épais et grossier (1). »

Les Chaldéens se rapprochent pareillement du récit de la Genèse :

« Autrefois ce qui est en haut ne s'appelait pas (encore) le ciel ;

« Et ce qui est en bas sur la terre n'avait pas de nom.

« L'abîme infini fut leur origine (du ciel et de la terre).

« La mer, qui a tout engendré, était en chaos.

« Les eaux furent rassemblées ensemble.

Alors

« C'était une obscurité profonde, sans aucune lueur, un vent d'orage sans repos (2). »

Saint Thomas (3) fait observer que l'Esprit de Dieu intervient ici, non pas d'une manière corporelle, mais à la façon d'un artiste qui d'un coup d'œil embrasse son œuvre.

La science n'est pas précisément d'accord sur l'état primitif de la matière. Les uns veu-

(1) *Métam.* l. I. Trad. Amar.

(2) *Tablette chaldéenne*, citée par M. Vigouroux : *La Bible et les découvertes modernes*, tom. I, p. 180, 2^e éd.

(3) *Somme*, l, q. LXVI, 1.

lent que le feu, la fusion ignée ait joué le plus grand rôle à cette époque ; d'autres ne voient d'explication possible que par l'eau, par voie de dissolution ou de composition chimique.

L'Écriture sainte offre un texte qui se prête aux deux systèmes. L'état primitif de la matière nous apparaît à l'état liquide et gazeux ou vapoureux. L'eau ou le feu peuvent également déterminer cet ordre de choses.

Il est possible aussi qu'à la suite de l'état primitif la terre ait été couverte par l'effet d'une violente réaction, d'une couche de glace de plusieurs mille pieds d'épaisseur, comme le prétend M. Agassiz.

La Bible ne le dit pas, mais elle ne dit pas non plus le contraire. Du reste cette théorie sera discutée plus loin.

Il est d'autres questions qui peuvent s'appliquer à cet endroit des livres saints et que M. l'abbé Constant pose en ces termes :

« Faut-il croire au feu central ? »

« Oui. La température à peu près constante de la surface du globe et l'accroissement de température avec la profondeur ont leur raison

d'être dans la chaleur centrale d'un noyau terrestre. FOURNIER, CORDIER.

« Non. La chaleur centrale est un rêve incompatible avec les lois et les expressions numériques de la précession de mutation et avec l'action de la lune. POISSON.

« La marche de la chaleur dans le globe terrestre est centripète. Le maximum de la chaleur n'est pas au centre. AMPÈRE.

« Qu'y a-t-il donc au centre de la terre ?

« Il n'y a pas de feu. La terre est une sphère creuse ainsi que tout corps céleste dont l'intérieur contient de l'eau, de l'air, de la lumière et de la chaleur. VOLGER.

« La terre est une sphéroïde, entièrement, irrécusablement solide. LYELL.

« Son noyau solide soutient les épais piliers d'une voûte qui a 1.500 kilomètres d'épaisseur. HOPKINS.

« Il ne serait pas étonnant que le noyau central fût de fer. DUPAIGNE.

« Comme les matières terrestres se fondent au lieu de se volatiliser, je crois que le centre de la terre est de verre. LEIBNITZ.

« Nous ne savons pas ce qu'il y a au centre et ne connaissons que l'extérieur seul. BUCHNER.

« Par où a commencé la solidification du globe terrestre ?

« Par le centre. POISSON, HOPKINS, FAIRBERN, TYNDALL, HONT.

« Par la surface. LAPLACE, ÉLIE DE BEAUMONT, STANISLAS MEUNIER.

« L'époque glaciaire est-elle due au froid ?

« Naturellement, avait-on cru jusqu'ici, et le froid rigoureux avait été occasionné par la précession des équinoxes, d'après les calculs de Bourlot. Il n'en est pas ainsi, dit Constant Prévôt : « J'avoue ne rien comprendre à l'aberration des chercheurs de froid de l'époque glaciaire. Ce qu'il devraient seulement chercher, ce sont les causes de la température élevée de l'époque glaciaire. »

« Quelle a été la durée de l'époque glaciaire ?

« L'époque glacière a duré 226,000 ans. ZOBROUSKI.

« La durée des grands glaciers a été de moins de 180,000 ans. LYELL.

« Je n'estime pas cette durée au delà de 15,000 ans. KARENGER.

« Elle a duré tout au plus 1,000 ans. GASTALDI.

« Il n'est pas sûr que l'époque glaciaire, telle que l'entendent les géologues, ait existé. DE ROSEMOND.

« *La géologie est-elle une science ?*

« Oui. Elle peut aujourd'hui formuler et imposer ses lois fondamentales. LAMBERT.

« Non. Elle est devenue, surtout dans les derniers temps, un amas de théories sans fondement aucun et de fantaisies sorties du cerveau des géologues. BORNEMANN (1). »

La science contemporaine a fourni tant de preuves de sa valeur réelle, qu'il faut en tenir grand compte. Mais ce piquant tableau de ses incertitudes sur divers points peut suffire à

(1) *Obscurités et inconséquences de la science.* Annales de Philosophie chrétienne. Mai 1882, p. 161.

mettre les esprits droits en garde contre les affirmations dogmatiques de certains savants. Le même homme peut faire d'admirables découvertes et aussi se laisser entraîner à des erreurs qui déconcertent le bon sens le plus vulgaire. Notre époque n'est pas la grande époque de la modestie; les chrétiens ne doivent admettre les nouveautés que sous bénéfice d'inventaire, surtout dans ce qui touche à leur croyance.

La forme de la terre indique qu'à l'origine elle fut à l'état liquide. « Toute masse fluide, à son état naturel, affecte la forme d'une sphère. La goutte de rosée, sur les feuilles des plantes, est ronde; une parcelle de mercure, jetée sur une table, y roule et est presque insaisissable (d'où le nom de vif argent); une goutte d'eau jetée sur la poussière, y roule également. Pour fabriquer le plomb de chasse, on laisse tomber d'une grande hauteur les gouttes du métal en fusion, et pendant leur trajet à travers l'air froid, elles se durcissent en prenant une forme parfaitement ronde. A l'origine, la terre était une masse fluide, comme nous l'apprennent, d'un commun accord, la Genèse et la science. Cette masse a dû se soumettre à la même loi

que tous les autres fluides et affecter la forme ronde. Le renflement qui se remarque à l'équateur est le résultat de la rotation qui a donné naissance à une force centrifuge considérable. Il est plus que probable que la forme sphéroïdale qu'affectent toutes les autres planètes est due à la même cause (1). »

(1) Ch. Ferrand. *Les Récréations intelligentes*. 12^e édition, page 43.

CHAPITRE DEUXIÈME

LA LUMIÈRE

Gen. I, 3, 4.

Dieu dit : Lumière, sois, et la lumière fut.

L'interprétation suivante mérite notre attention :

« *Hôr*, fluide lumineux, sorte d'éther qui, pénétrant les vapeurs épaisses qui s'élevaient au-dessus des eaux, les dissipa en partie, et produisit de cette manière un certain jour qui reçut plus tard toute sa clarté par le moyen des astres. Quant à la séparation de la lumière d'avec les ténèbres, on pourrait dire que Dieu imprima au fluide lumineux une vibration telle, que jointe au mouvement de la terre sur elle-même, il se forma deux espaces de

temps, dont l'un plus obscur était la nuit, et l'autre moins obscur formait une espèce de jour. J. GLAIRE. — On pourrait dire encore que cette première séparation de la lumière d'avec les ténèbres consiste en ce que les ténèbres continuèrent à régner sans interruption dans les régions les plus rapprochées de la terre, tandis que cette clarté que Dieu venait de créer ne régnait que dans les régions élevées de l'air; et si l'Écriture emploie les termes *soir* et *matin* avant la création des astres, ce n'est que par analogie et pour rendre le récit tout entier plus poétique. M. FRANCK (2). »

« C'est un fait bien digne de remarque, que le sens de calorique et celui de lumière se trouvent exprimés dans la Bible par un seul et même mot, comme étant une seule et même chose. On doit donc comprendre dans le sens de l'hébreu, non seulement la lumière, mais encore le calorique. Il faut donc traduire le mot *Hôr* par *lumière-calorique*, ce qui correspond à notre agent chimico-électro-magnétique pour ainsi dire né d'hier : la Bible était donc encore ici en avant de la science de plus

(1) *Le Pentateuque.*

de trois mille ans. On doit remarquer, parce que cela peut aider à concevoir ce que c'est que le phénomène auquel nous donnons le nom de *lumière*, que le mot *Hôr*, pris dans son sens radical, porte avec lui l'idée d'un fluide sortant par *effluves* (1). »

Il serait superflu de faire observer que Moïse parle le langage humain quand il s'exprime ainsi : *Dieu dit*. Dieu veut, et sa volonté est un ordre pour la matière. La parole de l'homme n'est qu'un vain son qui obtient rarement son effet. Mais la volonté de Dieu est infailliblement productrice. « Il n'y a point de distance entre la parole et l'effet. Dire, en Dieu, c'est faire. Sa volonté c'est sa puissance, comme dit saint Léon, quoique la faiblesse de notre imagination, qui ne conçoit les choses que l'une après l'autre et à diverses reprises, sépare dans ses idées ce qui en Dieu est indivisible (2). »

« Le Législateur des Juifs, dit Longin (3), n'était pas un homme ordinaire. Il concevait parfaitement la grandeur et la puissance de Dieu, et il l'a rendue dans toute sa dignité au

(1) Chaubard. *Éléments de Géologie*.

(2) Sacy. *La Genèse*.

(3) *Traité du sublime*, VII.

début de ses lois par ces paroles : Dieu dit : *Que la lumière soit, et la lumière se fit.* »

« Il faut observer avec quelle justesse de termes Moïse exprime l'apparition de la lumière. C'est par redondance que les traducteurs lui font dire : *Que la lumière soit faite. Et la lumière fut faite.* Le texte hébraïque dit : *Lumière soit, — lumière fut*; vivacité d'expression qui non seulement ajoute au sublime, mais qui encore est d'un accord admirable avec la nature de la lumière. La lumière, en effet, n'a pas dû être créée ou faite comme un corps particulier, puisqu'elle n'est par elle-même qu'un résultat de vibration du fluide lumineux, comme le son est un résultat de vibration de l'air atmosphérique. L'écrivain sacré ne pouvait donc en désigner l'apparition d'une manière plus nette, et plus conforme aux causes de sa propagation. Son expression semble lancer la lumière et la faire éclater du sein des ténèbres, comme le dit saint Paul, avec une justesse d'expression non moins remarquable (II Cor., iv, 6) (1). »

(1) Nicolas. *Études philosophiques sur le christianisme*, t. I, p. 356. Éd. 1856.

« Il a plu au grand Ouvrier de créer la lumière avant même que de la réduire à la forme qu'il lui a donnée dans le soleil et dans les astres, parce qu'il voulait nous apprendre que ces grands et magnifiques luminaires, dont on nous a voulu faire des divinités, n'avaient par eux-mêmes ni la matière précieuse et éclatante dont ils ont été composés, ni la forme admirable à laquelle nous les voyons réduits (1). »

Dieu vit que la lumière est bonne, et il la sépara d'avec les ténèbres.

Le mot hébreu traduit par *bonne* emporte aussi l'idée de beauté, d'agrément, d'avantage.

L'Architecte tout-puissant constate, non pour lui, mais pour nous, que son œuvre répond à son idée. Celui-là seul peut apprécier à sa valeur le bienfait de la lumière, qui a perdu l'usage de cette *lampe vitale*, comme l'appelait Milton aveugle (2). Aussi les ténèbres furent l'un des plus cruels fléaux parmi les plaies d'Égypte (3).

(1) Bossuet. *Hist. univers.* 2^e part.

(2) *Parad. lost.* III, 13.

(3) *Exod.*, x, 21, 24.

« S'il est permis de donner un sens moral à cet épisode cosmogonique de la formation des mondes, ne semblerait-il pas que les ténèbres ont besoin d'être sans cesse contenues, limitées, repoussées, combattues, sans quoi elles tendent toujours à faire invasion et à dilater les frontières de leur malfaisant empire? Telle est, en effet, l'histoire des conflits intellectuels parmi les hommes. Une des raisons pour lesquelles les apôtres de la lumière ne sauraient se négliger et s'endormir, c'est que les serviteurs des ténèbres sont toujours en mouvement et activité afin d'étendre le règne de la nuit, si favorable à l'accomplissement de leurs détestables entreprises. *Malheur à vous qui faites sciemment confusion entre les ténèbres et la lumière* (1). »

(1) Is. v, 20. — Mgr Perraud, *Disc. au Congrès des Œuvres ouvrières*.

CHAPITRE TROISIÈME

LE PREMIER JOUR

Gen. I, 5.

Dieu appela la lumière jour et les ténèbres nuit. Et il fut soir et il fut matin : premier jour.

MM. Glaire et Franck font cette remarque très juste : « Le mot *jour* est pris, comme on le voit, en deux sens différents dans ce même verset. La première fois il est mis comme synonyme de *lumière*, et la seconde il exprime un espace de temps (1). » Quelle fut la durée de cet espace ? C'est ce que personne ne saurait dire. Car le mot *jour* en hébreu est souvent pris

(1) *Pentateuque.*

dans un sens très large. Au chapitre deuxième de la Genèse (1), on le trouve embrassant l'ensemble de l'œuvre créatrice; au chapitre troisième (2), nous lui voyons pareillement un sens très large. Le jour consiste dans l'évolution de la terre sur elle-même, évolution qui dure aujourd'hui vingt-quatre heures; mais à l'origine n'a-t-elle pas été plus lente? C'est ce qu'il est impossible de dire aujourd'hui. Aussi bon nombre d'écrivains graves ont admis qu'il ne fallait pas être strict sur l'interprétation des mots *jour*, *soir*, *matin*, surtout pour la période qui précède la formation des astres.

Mais la très grande majorité considère la série d'opérations divines indiquées par Moïse, comme un fait historique, et jusqu'à présent la science ne lui a pas infligé de démenti reposant sur des preuves incontestables.

Saint Augustin et quelques autres auteurs avaient expliqué mystiquement les séries de l'Hexaméron, mais sans aller à l'encontre de ceux qui les considèrent comme narration positive.

(1) v. 4.

(2) v. 17.

Le rationalisme vint donner un autre tour à ce récit : « On voulait rattacher à la création l'institut du Sabbat qui devait en être le symbole. De là viennent les sept journées, dont six sont consacrées à l'œuvre de la création et la septième au repos. Mais comme les journées ne peuvent être distinguées que par la variation de la lumière et des ténèbres, et que, dans le développement successif de la création, le tour du soleil et des autres astres ne pouvait arriver que le quatrième jour, il a fallu imaginer un fluide lumineux créé dès le premier jour et indépendant du soleil, dont il devait momentanément faire les fonctions. Ce trait suffit seul pour faire voir que *nous avons ici un mythe religieux et non pas un récit historique ou un système purement scientifique.* » Tel est l'exposé de M. Munck (1).

Sauf le terme peu révérencieux de mythe, telle est la donnée qui a été reprise et annoncée comme la suprême nouveauté exégétique dans ces années dernières. « Ce que nous appelons le premier chapitre de la Genèse (auquel il faut rattacher les trois premiers versets

(1) *Palestine*, p. 425.

du chapitre II) ne fait pas réellement partie de ce livre... Ce n'est pas une histoire, mais un *hymne* sacré, rappelant la consécration de chaque jour et de la semaine au souvenir de l'œuvre faite par le Créateur du ciel et de la terre. » Ces lignes exposent et résument la thèse insérée dans la *Dublin Review*, avril 1881, par Mgr Clifford, évêque de Clifton (1).

Quelle que soit l'origine du premier chapitre de la Genèse, que ce morceau soit liturgique ou historique, il semble difficile de croire que l'auteur n'ait pas voulu marquer une succession. La liturgie doit respecter la vérité tout autant que l'histoire. Quand le bréviaire nous dit qu'un saint est mort tel jour, il est aussi croyable en cela que l'histoire ; quand l'Église nous fait célébrer solennellement le dimanche qui suit la lune de mars, c'est parce qu'à pareil jour le Christ est ressuscité. Le mot *mythe* lui-même, que prodiguent les écrivains rationalistes à propos de nos origines religieuses, n'emporte nullement par lui-même

(1) Traduction donnée par les *Annales de Philosophie chrétienne*. Nov. 1881.

l'idée de fausseté, mais l'idée de vérité voilée sous des symboles.

Jusqu'à preuve du contraire, le croyant peut fort bien admettre les jours mosaïques dans leur sens ordinaire. A chaque jour une parole toute-puissante sort de la bouche de Dieu : cette parole est suivie d'effet : voilà ce que nous fait connaître l'histoire sacrée. Sans doute il n'est pas nécessaire pour cela que le tout soit réalisé dans les vingt-quatre heures ; mais quand même cela serait, où serait l'absurdité ? Nous nous trouvons ici en présence du miracle. Or, le passage du néant à l'être est un plus grand prodige que n'importe quelle évolution de la matière, si considérable qu'elle soit. Serait-il raisonnable de penser que l'homme ou bien même les animaux, n'aient été créés qu'à l'état de fœtus ?

Il ne faut pas se laisser abuser par le grand terme de lois de la nature, que certains auteurs mettent en avant à tout propos. La nature est l'ensemble des lois que le Créateur a posées et que l'homme ne connaît qu'imparfaitement. Or, Dieu n'est pas un être paralytique : il applique ces règles comme bon lui semble, tout en leur laissant leur cours habituel ; la nature n'est ni

l'égale, ni, moins encore, la supérieure de Dieu; elle n'est que le code qu'il a formulé. Par conséquent, à l'origine elle a marché selon l'impulsion plus ou moins rapide qui lui fut imprimée : c'est un secret caché pour l'humanité qui pour lors n'existait pas encore. Pourquoi marchander notre croyance à ce livre dont la véracité surnaturelle nous est démontrée surabondamment?

L'un des miracles évangéliques nous fait voir que la parole divine obtient immédiatement son effet contrairement à la marche ordinaire de la nature : c'est celui de la tempête apaisée (1). Jésus d'un mot calme le vent : et aussitôt les flots sont paisibles. Or, tous les marins savent que, sur les grandes étendues d'eau, les vagues ne s'apaisent qu'assez longtemps après que le vent est tombé.

Monseigneur l'évêque d'A*** apprécie en ces termes l'interprétation donnée par Mgr Clifford : « Cette interprétation me paraît bien hardie, et les raisons qu'en donne l'illustre auteur me semblent bien peu concluantes... Je ne vois pas, du reste, quel avantage peut offrir l'in-

(1) Luc, VIII, 24.

terprétation de Mgr Clifford vis-à-vis de la science. Il m'est évident qu'on ne peut pas prendre littéralement, comme on l'a trop fait, le premier chapitre de la Genèse. Moïse n'a pas entendu faire un traité de cosmologie ou de géologie. C'est un chant poétique, mais qui doit avoir un fond historique, et dont le but final est de nous tracer à grandes lignes le fait de la création. Un grand tort qu'on a eu, selon moi, a été de vouloir adapter en détail le récit sacré aux divers systèmes scientifiques qui se produisent et se détruisent successivement les uns les autres. La science est loin d'avoir dit son dernier mot sur l'origine du monde ; mais, quel que soit ce dernier mot, il ne contredira pas le récit mosaïque pris dans ses grandes lignes, l'ordre d'apparition des règnes de la nature, minéraux, végétaux et animaux. Considérée à ce large point de vue, cette page de la Genèse, en remontant à l'époque où elle a été écrite, m'a toujours paru une réelle et frappante révélation divine (1). »

M. l'abbé Motais donne aux périodes géné-

(1) Note des *Annales de Philosophie chrétienne*.
Déc. 1881.

siaques une explication très sensée qui peut se résumer ainsi : « On sait que maintenant, sauf quelques exceptions à peu près insignifiantes, les interprètes conviennent que les jours du texte sacré désignent réellement des périodes de temps plus ou moins longues. Ces périodes empiètent les unes sur les autres par leurs extrémités, elles *s'enchevêtrent*. Chacune d'elles est caractérisée par la production ou la formation d'une catégorie spéciale d'êtres; mais les premiers représentants d'une catégorie apparaissent en même temps que les derniers de la précédente, et les derniers en même temps que les premiers de la suivante (1). »

L'opinion la plus générale aujourd'hui, c'est que les jours cosmogoniques furent des périodes d'une durée plus ou moins considérable.

Cette manière de voir se base sur l'absence des astres régulateurs aux premiers jours.

Elle repose aussi sur certains faits scientifiques.

Le géologue estime que le plan stratigraphique, orographique et hydrographique du globe a demandé des siècles.

(1) *Annales de Philosophie chrétienne*. Mai 1882.

Dans un ordre de faits qu'on pourrait qualifier de mixtes, il réclame des délais non moins longs. Pour n'en citer qu'un exemple, les houillères supposent une végétation d'une autre nature que la flore actuelle, des plantes à tissus mous, croissant rapidement, atteignant des hauteurs que les plantes ne connaissent plus, grâce à une atmosphère et à un sol saturé d'humidité, puis succombant et subissant un long travail de décomposition, et ensuite de reconstitution minérale.

L'astronome, calculant la marche de la lumière, déclare que les sphères célestes ne sont devenues perceptibles pour le genre humain que longtemps après leur naissance.

La botanique et la zoologie trouvent les plantes et les animaux à des dates moins précises que ne paraît le comporter le texte obvie.

On ne peut donc blâmer ceux qui, marchant à la suite de saint Augustin, disent qu'il ne faut pas se hâter de prononcer sur la nature des jours de la création, ni d'affirmer qu'ils fussent semblables à ceux dont se compose la semaine ordinaire (1).

(1) De Genesi ad litteram, l. IV, n. 44.

« Quant aux sept jours qui constituent après ceux de la création, la semaine dont le cours et la répétition engendrent les temps, et dans laquelle le jour se compte d'un lever du soleil à l'autre, on doit croire que s'ils rappellent la succession de ceux de la Genèse, ils ne leur ressemblent pas du tout, et en diffèrent même beaucoup, cela n'est pas le moins du monde douteux. »

Mais ce qu'on peut dire des phases du temps primordial, on peut le dire de la nature à son origine. Nos savants observent les faits actuels : leurs conclusions ne peuvent s'appliquer à l'état primitif.

La révolution diurne pouvait être plus lente, et cette lenteur aurait eu pour résultat une intensité plus considérable de calorique. Le fait est démontré scientifiquement (1). Sous l'influence d'une plus haute température, les phénomènes ont pu jouir d'évolutions plus rapides.

De plus, bien des faits se continuent depuis l'existence de l'homme. L'œuvre formatrice de notre planète subsiste, et subsistera probable-

(1) M. Paul Cée, LE VOYAGE DE LA TERRE. *Moniteur universel* du soir, 13 mai 1865.

ment autant qu'elle. La surface de la terre subit un perpétuel travail ; des montagnes s'élèvent, des îles paraissent et disparaissent, l'océan se déplace, les fleuves modifient leur cours, les terres prennent la place des eaux, etc.

Pour ce qui est de la production des houilles, M. G. de Saporta (1) constate l'analogie des faits actuels aux phénomènes des temps anciens. Les mines actuellement exploitées peuvent donc être de formation relativement récente.

Le respect que mérite la science ne dicte pas impérieusement l'adoption d'une interprétation quelconque des jours génésiaques.

(1) *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} déc. 1882.

CHAPITRE QUATRIÈME

LE FIRMAMENT

Gen. I, 6-8.

Dieu dit : Qu'il y ait un espace au milieu des eaux, et qu'il sépare les eaux entre elles.

Et Dieu fit l'espace et sépara les eaux qui étaient sous l'espace de celles qui étaient au-dessus. Et il fut ainsi.

Dieu appela l'espace Ciel ; et il fut soir et il fut matin : deuxième jour.

Ces eaux que Dieu sépare ne sont pas des eaux limpides : c'est la matière à l'état liquide. Une partie, très probablement la plus grande, deviendra le noyau des sphères célestes, une autre sera répandue dans l'espace pour former

l'atmosphère de la terre et des astres et une troisième restera dans notre globe.

Le Psalmiste nous peint bien l'œuvre de ce second jour quand il dit : « Des eaux il charpente les étages du ciel (1). »

Les Septante, probablement d'après la leçon qui existait encore de leur temps, insèrent en cet endroit la mention qui fait partie du refrain dans ce morceau : « Et Dieu vit que c'est bien. »

« Le terme du texte original, l'expression *Raquiah*, signifie proprement *étendue, expansion*, sens que confirment tous les passages où il se trouve. Moïse ne pouvait choisir un mot plus propre à peindre l'objet qu'il voulait exprimer ; car dès que nous élevons les yeux de la terre, ce qui nous frappe uniquement, c'est cet espace immense, cette vaste étendue dans laquelle la vue semble se perdre (2). »

Tel est le sens adéquat du vocable biblique. Les anciens lexicographes sont d'accord sur ce point avec les modernes (3). Le terme grec

(1) Ps. ciii, 3.

(2) Glaire et Franck : *Pentateuque*.

(3) Kimchi, Bythner, Gesenius, Drach, Marchand-Ennery, etc.

stereoma, ou son équivalent latin-français *firmamentum firmament*, des Septante et de la Vulgate, rend-il bien l'idée mosaïque ? A strictement parler, on peut répondre qu'il présente à l'esprit une image différente.

Cependant les traducteurs qui n'avaient en vue que de se rendre intelligibles à leurs contemporains, ont cru pouvoir l'employer sans inconvénient. Luther, lui-même, dans sa version rédigée sur l'hébreu, se sert d'une expression synonymique.

De nos jours, on peut encore, comme l'a fait M. Darras (1), montrer que le terme de *firmament* rend bien la *pression exercée par l'atmosphère*.

Ne supposant pas que l'espace eût d'autres limites, les anciens considéraient la voûte céleste comme un corps ferme et résistant.

Homère l'appelle *ciel*, *palais d'airain* ou *de fer*, basé sur l'airain ou le fer (2). On a pu voir, à la page 10, que le langage d'Hésiode est analogue.

Sénèque enseigne d'après Artémidore que

(1) *Histoire générale de l'Église*, t. I^{er}, p. 21.

(2) *Iliade*, v, 504 ; *Odyssée*, III, xv, 318.

« la voûte du ciel est solide et construite d'atomes réunis en un corps durci (1). » Les Juifs du commencement de l'ère chrétienne, considéraient le firmament comme une sphère cristalloïde dégageant suffisamment d'humidité pour les besoins de la terre (2).

Il serait facile autant que superflu de multiplier les preuves de cette opinion.

Mais si les anciennes versions ont parlé le langage de leur temps, l'attitude pointilleuse de la critique moderne en face de la Bible astreint les traducteurs à rendre dans leur teneur rigoureusement exacte le langage de l'écrivain sacré.

L'*espace*, le *ciel*, dont il s'agit dans ce chapitre, ne se limite pas à l'air et à l'atmosphère qui environnent notre globe, puisqu'il est dit plus loin, que Dieu plaça dans le firmament le soleil et les autres astres. De plus, Daniel (3) et le Psalmiste (4) mentionnent « les eaux qui sont au-dessus des cieux. »

La division de la matière liquide suffisante

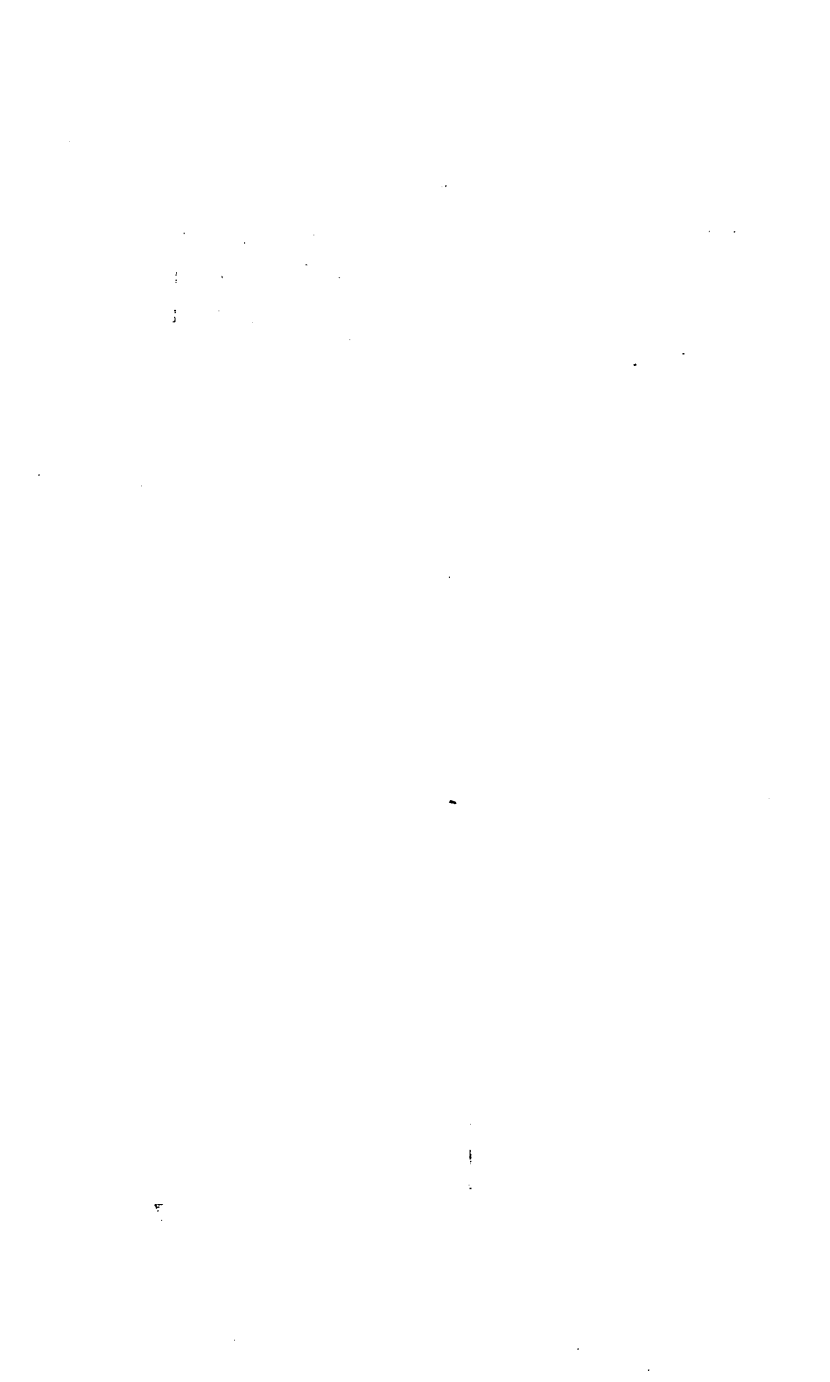
(1) *Natural. quæst.* l. VII, 13.

(2) Josèphe : *Antiquités*, l.

(3) III, 60.

(4) CXLVIII, 4.

au globe terrestre, d'avec celle qui doit former les sphères célestes, prépare l'œuvre du dessèchement de la terre qui doit s'opérer au jour suivant.



CHAPITRE CINQUIÈME

LA TERRE, LA MER, LES VÉGÉTAUX

Gen. I, 9-13.

Dieu dit: Que les eaux qui sont en dessous du ciel confluent en un seul lieu, et que le sec paraisse. Et il fut ainsi.

Et Dieu appela le sec Terre, et il appela Mer le rassemblement des eaux; et Dieu vit que (c'est) bien.

Saint Thomas fait observer qu'ici le verbe *appeler*, comme en beaucoup d'autres endroits de la Bible, est synonyme de *faire*, *donner la nature, la propriété* (1).

(1) *Summ. theol.* I p., quæst. LIX, art. 1.

Le Psalmiste nous peint admirablement ce qui se passe à cette époque; il s'adresse au Créateur : « Tu avais couvert la terre de la vague, comme d'un vêtement ; les eaux stationnaient sur les montagnes. — A ta parole, elles s'enfuient ; à ta voix de tonnerre, elles se précipitent. — Les montagnes s'élèvent, les vallées descendent à l'endroit que tu leur fixes. — Tu leur assignes une limite infranchissable, pour qu'elles ne retournent plus couvrir la terre. — Tu envoies les sources dans les vallons ; elles cheminent entre les montagnes (1). »

M. Jean d'Estienne fait ce tableau de l'œuvre du troisième jour : « Le liquide igné ne cessait pas de s'agiter sous sa frêle enveloppe. Le poids des eaux de l'*hydrosphère* (sphère d'eau) qui s'était étendue sur elle dépassait, sur les parties les plus minces, sa force de résistance : elle se fracturait et livrait ainsi passage, à l'encontre l'un de l'autre, au liquide igné et au liquide aqueux. D'effroyables collisions s'ensuivaient. De là des éruptions granitiques qui, se frayant un passage à travers les eaux, venaient émerger au-dessus

(1) *Ps.* ciii, 6-10.

d'elles avec les roches des formations précédentes qu'elles avaient soulevées. Dans les airs, de vastes commotions en étaient la conséquence : une évaporation énorme provoquait à nouveau la saturation de la brumeuse enveloppe de l'atmosphère : celle-ci retombait ensuite en pluies brûlantes qui, de même qu'à la période précédente, désagrégeaient les granites, les schistes et les porphyres des sommets, jetaient en vastes dépôts dans les vallées les silices, les argiles qu'elles leur avaient arrachées, et comblant ainsi ces vallées, les élevaient à leur tour au-dessus du niveau des eaux. — Sur l'emplacement où devait se former peu à peu l'Europe à venir, ces éruptions granitiques produisirent les premiers îlots qui ébauchèrent en Scandinavie, au nord de l'Écosse, en Bretagne, en Vendée, en Anjou, en Auvergne, à l'Esterel, en Galice, en Catalogne, etc., les linéaments du continent futur. — Le refroidissement de l'écorce terrestre continuant à progresser lentement, il se produit peu à peu un certain retrait, une certaine contraction de cette écorce que sillonnent, ici des rides, des plissements du sol, là des crevasses et des déchirures. Par un

autre effet de ce retrait, de ces contractions, la croûte superficielle enserre et presse plus étroitement le liquide igné : celui-ci se précipite alors par les crevasses béantes, il soulève de nouvelles parties des roches formées précédemment et étend par là la somme des terrains émergés. — Les géologues ont nommé *dévonien* les roches soulevées à cette époque géologique, parce qu'elles ont été observées pour la première fois dans le comté de Devonshire en Angleterre. — On les avait d'abord désignées sous le nom de *vieux grès rouges* ; mais depuis, on a observé que bien d'autres roches, principalement des schistes et des calcaires, font aussi partie de la même formation, et l'on a généralement abandonné une dénomination trop exclusive. — De puissants soulèvements, des perturbations de nature volcanique en grand nombre, signalent le système dévonien et le système carbonifère qui le suit. Ils constituent, dans une proportion croissante, l'émersion d'innombrables îles, ébauches et germes des futurs continents. Par là se formait peu à peu le grand et spécial réservoir des eaux, au fur et à mesure qu'apparaissait, au-dessus de leur niveau, le sec ou

la terre *ferme*, selon le commandement créateur qui inaugure le troisième jour : *Que les eaux se rassemblent en un lieu unique, et que le sec apparaisse* (1). »

L'ensemble du plan orographique de la terre s'est dessiné dans son ensemble à cette époque ; toutefois, d'autres soulèvements n'eurent lieu que dans la suite des temps. Pour n'en citer qu'un exemple : « Mes observations géologiques sur la ceinture méridionale de la grande chaîne de l'Himalaya, dit Jacquemont, confirment jusqu'ici les vues que M. de Beaumont a hasardées sur l'époque de son soulèvement. Mais, de même qu'il a prouvé à l'évidence que certaines parties des Alpes se sont soulevées à diverses époques, l'Himalaya thibétain, selon mes observations, paraît aussi d'un autre âge (non de formation géognostique, mais de soulèvement), que l'Himalaya indien (2). »

C'est en ce jour surtout que se forment les minéraux. Peu de personnes possèdent une

(1) M. Jean d'Estienne : *Comment s'est formé l'univers*.

(2) V. Jacquemont : Corresp. N° 36. — J. Clavé : *Hydrologie de l'Afrique australe*. Revue des Deux-Mondes ; 1^{er} mai 1882.

idée exacte de la nature du minéral. Les savants eux-mêmes sont peu d'accord sur ce point. Cependant saint Thomas, disciple en cela d'Aristote et de Platon, avait saisi la notion juste. M. Monichini expose ainsi la doctrine du Docteur angélique : « Dans tout minéral il faut d'un côté reconnaître un principe matériel, source de l'extension réelle, et qu'on ne peut mieux appeler que du nom de *matière*, et de l'autre côté un principe immatériel qui, pénétrant la matière, la détermine à constituer un minéral plutôt qu'un autre en lui donnant l'unité, l'activité et toutes les autres propriétés spécifiques. Ce principe est encore très proprement appelé *forme*, parce que c'est lui qui détermine la nature du minéral. Saint Thomas avait donc grandement raison lorsqu'il écrivait ces lignes : *La matière, par elle-même indéterminée, est déterminée par la forme à constituer une espèce de corps particulière. Et ailleurs : Tout corps agit non point en raison de la matière, mais en raison de la forme qui est l'acte et le principe d'action ; c'est pourquoi dans les corps la quantité dérive de la matière, tandis que les qualités dérivent de la forme. La forme*

substantielle donc, tout en étant un principe immatériel, se manifeste clairement dans les minéraux par les effets et les phénomènes qu'elle y produit, puisque c'est cette forme qui donne au minéral son activité spécifique, ses propriétés particulières et la vertu de cristalliser dans l'un plutôt que dans l'autre système de cristallisation. On le voit donc, pour expliquer d'une manière adéquate la nature des minéraux, il faut revenir aux principes de saint Thomas d'Aquin (1)... »

L'histoire naturelle, dans les explications qu'elle donne pour définir la véritable différence qui existe entre le végétal et le minéral, est fort discordante ; cette discordance s'accroît quand il s'agit de substances telles que les éponges, les polypes, les coraux. L'écrivain précité nous montre, d'après saint Thomas, où gît la différence spécifique : « Cette distinction se trouve dans la vie dont sont doués les végétaux et qui manque aux minéraux. Les végétaux sont *vivants*, les minéraux ne le sont pas :

(1) *L'histoire naturelle et les théories philosophiques de saint Thomas d'Aquin* : étude lue à Naples, à l'Académie de saint Thomas d'Aquin. Traduction donnée par les *Annales de Philosophie chrétienne*.

voilà d'où dérivent tous leurs caractères distinctifs. Voilà encore pourquoi le grand Linnée définissait les minéraux : des corps qui *croissent*, et les végétaux : des corps qui *croissent et vivent*. Avant Linnée tous les scolastiques et spécialement saint Thomas, avaient clairement enseigné que les végétaux se distinguent des minéraux en ce qu'à la différence de ceux-ci, ils ont la vie. « Les plantes, écrit l'auteur du livre *De divinis nominibus*, sont ces êtres qui ont en eux le dernier degré de la vie, et saint Thomas s'exprime ainsi : *Les plantes possèdent le dernier degré de la vie ; or les corps inanimés sont inférieurs aux plantes, donc ils n'ont pas la vie*. Et son assertion, il la prouve en faisant observer que tout être vivant se meut lui-même de quelque manière, fait qui se vérifie dans les végétaux (1). »

Et Dieu dit : Que la terre produise de la verdure, des plantes faisant semence, des arbres fruitiers fructifiant selon leur espèce, ayant en eux leur semence. Et il fut ainsi.

(1) *L'histoire naturelle et les théories philosophiques de saint Thomas d'Aquin.*

Et la terre fit sortir de la verdure, des plantes faisant semence selon leur espèce, et des arbres fructifiant ayant en eux leur semence selon leur espèce. Et Dieu vit que (c'est) bien. Et il fut soir et il fut matin : troisième jour.

« C'est durant cette période que, sur les îles et les continents ébauchés qui tendent à esquisser la limite des mers, commence à se manifester la végétation terrestre... Elle marque de son empreinte les plages naissantes. Végétation essentiellement utriculaire, à tissus lâches et mous, la seule que pût permettre une terne et indécise clarté, difficilement introduite à travers une atmosphère toute chargée encore de vapeurs épaisses et de lourdes nuées. A peine quelques modestes arbustes, des *astérophylles* à couronne, surmontaient-ils d'épais gazonnements de lichens, de sphaignes, d'hépatiques et de similaires de nos mousses et de nos lycopodes. Mais quand un premier gazonnement avait parcouru la durée de son existence, sur ses débris s'en formait un nouveau : par la suite des temps, cette végétation rudimentaire, soumise d'une part à la pression croissante de

couches cent et cent fois superposées, de l'autre à la chaleur humide du sol et de l'atmosphère, se condensait et se transformait en charbon. Tels sont les *anthracites*, les dépôts les plus anciens connus du combustible minéral : il faut sans doute leur rattacher les houilles de Maine-et-Loire, de la Loire inférieure et des Asturies. — Et toujours lentement et sans répit, se refroidissait, et partant s'épaississait, la croûte terrestre. Brûlantes encore, mais déjà moins furieuses, des pluies torrentielles, incessamment renouvelées, épuraient peu à peu l'atmosphère : plus abondamment aussi celle-ci se pénétrait de la clarté toujours diffuse du jour. — Alors un moment arrive où les forces végétatives de la nature se manifestent avec une exubérance de vie et une vigueur de développement qui laissent bien loin derrière elles les germinations rudimentaires de la période dévonienne, et qui même n'ont pas été égalées depuis. — Les géologues ont appelé cette époque : *âge du calcaire carbonifère et période houillère*, parce que nulles autres formations, dans toutes les assises de la terre, ne contiennent des gisements de charbon minéral et de houille aussi riches ou d'une puissance aussi grande.

— Cet âge fut, à vrai dire, l'âge des forêts : les forêts y possédaient l'empire de la nature. « Rien, de nos jours, dit un écrivain, même dans la plus luxuriante végétation des tropiques, ne peut donner une juste idée de la magnificence de la flore de cette période. » — « Ce fut, par-dessus tout et dans un sens emphatique, l'époque des herbes et des plantes portant semence. » (HUGUES MILLER.) « Les fougères arborescentes y mesuraient trente pieds de hauteur ; les sigillaires, avec trois mètres de tour, s'y élevaient à soixante-quinze pieds du sol, et à quatre-vingt-dix les lépidodendrons, lycopodes de ce temps ; les calamites ou prêles y dressaient aussi haut que la tête des fougères leur cime plumeuse, et le *sphenophyllum*, sorte d'astérophylle géant, étalait à huit ou dix mètres, comme un gigantesque pied d'asperge, ses frondes rameuses. Sous le couvert de ces herbes en arbre ou de ces arbres herbacés, s'étaient des champignons de quarante pieds de tour, des fougères non arborescentes et des plantes aquatiques de toute sorte, formant, comme aujourd'hui les herbes tourbeuses de nos marécages, d'inextricables lacs. — Tous ces végétaux offraient un tissu mou, poreux,

herbacé ou à peine affectif d'un commencement de lignification. Silencieusement ils couvraient toute terre exondée, et travaillaient pendant de longs siècles (?) à épurer l'épaisse et brumeuse atmosphère qui entourait le globe enfant comme dans des langes, à concentrer et à isoler les masses d'acide carbonique qui la saturaient et la rendaient impropre à toute vie animale par respiration aérienne. — Ainsi s'accomplissait le second des commandements divins compris dans les limites du troisième jour, le troisième acte de l'œuvre créatrice, l'appel à l'être du règne végétal sur le sol émergé : *Que la terre fasse germer de la verdure, de l'herbe portant graine, des arbres fruitiers selon leur espèce, donnant du fruit qui ait en lui sa graine, sur la terre.* — Tous les effets de cette parole créatrice ne sont pas encore produits, loin de là, à l'époque de la formation du globe à laquelle nous sommes arrivés avec la fin de l'âge carbonifère. Ils poursuivront leurs évolutions durant les âges, durant les *jours* subséquents, et concurremment à l'exécution des autres commandements divins. Mais la loi des créations végétales est promulguée, elle est complète,

fonctionne bien et contient en germe tous les développements qu'elle doit encore engendrer avant le couronnement de l'œuvre des six jours (1). »

Certes, on ne peut mieux retracer ce qui se passait à l'origine. Seulement il nous paraît superflu de réclamer de longs siècles pour cette opération divine. C'est la nature ou c'est Dieu qui agit. Si c'est la nature, alors on peut admettre de longs délais ; si c'est le Créateur, comme nous le dit l'écrivain sacré, ces lenteurs n'ont plus de motif aussi impérieux.

On connaît le problème de la priorité de l'œuf ou de la poule. La plupart des exégètes modernes, surtout le camp des géologues et autres savants naturalistes, est pour l'antériorité de l'œuf. Il est permis, sans blasphème contre le bon sens, d'admettre l'avis opposé. Moïse nous dit que Dieu créa des plantes portant semences, non des semences appelées à devenir plantes et arbres. Au surplus, le gland est tout aussi compliqué et peut-être plus merveilleux que le chêne. Que la terre élabore l'un ou l'autre, la difficulté n'est pas moins grande.

(1) M. Jean d'Estienne : *Comment s'est formé l'univers*.

M. l'abbé Motais (1), combinant les 5^e et 6^e versets du chapitre second de la Genèse avec le passage qui nous occupe, les paraphrase ainsi :

« Ch. I^{er}. — Et Dieu dit : Que la terre fasse pousser de l'herbe verte et des arbres fruitiers ! Et de l'herbe verte poussa ainsi que des arbres à fruits. — Et le troisième jour fut accompli.

« Ch. II. — Les plantes, toutefois, ne parurent point toutes ensemble ; beaucoup n'auraient pu croître et vivre dans le milieu qu'offrait d'abord la terre, car la pluie n'était point formée encore, et ce moyen d'arrosage nécessaire à la plupart d'entre elles, était remplacé par une vapeur qui ne pouvait suffire qu'au petit nombre.

« Donc végétation avant le soleil ;

« Mais végétation incomplète ;

« Végétation entretenue par une vapeur continue ;

« Puis végétation achevée après le soleil, quand vient la pluie :

« Voilà Moïse. »

L'autorité de M. Motais est indiscutable en fait d'interprétation de l'Écriture. Mais il faut

(1) *Moïse, la science et l'exégèse.*

convenir qu'en admettant la formation du soleil presque immédiatement après celle des plantes, un grand inconvénient disparaît. La science, en réclamant de longs siècles d'intervalle entre le deuxième et le quatrième *jour*, crée une difficulté que la simplicité de nos pères ne connaissait pas. Au surplus, la plupart des écrivains paraissent oublier l'existence de la lumière. Or, de quelle nature était cette lumière avant que ses effets principaux fussent concentrés dans le foyer du soleil ? C'est ce qu'il serait difficile d'expliquer avec précision.

Le Créateur, en couvrant la terre de végétation, ne le fit pas d'une main parcimonieuse. Toute la terre fut revêtue de ce riche manteau de verdure broché des fleurs les plus éclatantes. Si nos régions septentrionales offrent à l'amatour une si splendide variété de fleurs et de fruits, les contrées où naquit l'homme furent bien plus magnifiquement dotées sous ce rapport.

« Dieu n'a pas créé le désert, comme l'ont prétentieusement écrit quelques savants. Le désert est l'œuvre de l'homme qui a coupé les bois, et arrêté de la sorte les pluies bienfaisantes, l'herbe est devenue rare, puis a disparu ; les sources ont tari, les fleuves se sont desséchés

et la solitude s'est faite. L'homme qui a causé le désert peut lui reprendre les terrains qu'il a conquis... Entre le Nil et la mer Rouge les routes suivent des vallées qui jadis étaient des fleuves affluents du Nil et qui gardent encore, mêlées à leurs sables, les coquilles que l'on retrouve vivantes à quelques lieues de là. On ne croirait pas que ces déserts sont en grande partie formés par la terre végétale la plus riche et la plus précieuse, et qu'elle n'est que le limon du Nil brûlé et calciné par quelques milliers d'années d'une chaleur torride. A la moindre pluie, à la moindre humidité même dans l'air, on est surpris de voir se développer une végétation rare mais vivace, qui prouve que ce terrain ne demande que de l'eau pour rendre du blé (1). »

D'autres voyageurs signalent pareillement la désastreuse influence exercée par la main de l'homme. « Je remarquai, dit Lady Barker parlant des forêts de la Nouvelle-Zélande, combien peu les grands arbres tiennent au sol ; et il n'est pas surprenant, après une tourmente, de

(1) M. L. Lepic. CROQUIS ÉGYPTIENS. *Figaro* du 17 juin 1882.

voir les plus beaux couchés par terre dans les clairières où le vent peut les atteindre. Ils ne paraissent pas avoir de grosses racines, mais seulement un insuffisant réseau de fibres s'étendant à quelque distance sur la surface du sol. Aussi longtemps qu'un *bush* n'est pas touché par la civilisation, il semble impénétrable au vent et au mauvais temps ; mais dès qu'on a commencé à l'éclaircir, il décroît rapidement (1). »

On a constaté que le sabot pointu et coupant des chèvres et des brebis, est l'une des grandes causes qui font disparaître la terre végétale des Alpes et en ruine les pâturages (2).

Ici se présente une question. La matière inorganique peut-elle produire sans germe des végétaux ou des animaux ? En d'autres termes : Y a-t-il des générations spontanées ? Longtemps le monde l'a cru, et l'Écriture ne va pas positivement à l'encontre. Le texte hébreu partage en trois catégories les plantes créées au troisième jour, et pour la verdure il ne mentionne pas comme pour les deux

(1) *Une femme du monde à la Nouvelle-Zélande.*

(2) V. le travail de M. B. Lamarque dans le *Journal des Villes et Campagnes*, 26 février 1882.

autres la production de la semence. L'Église a laissé la discussion libre sur ce point, et quoique l'accord ne soit pas encore général, la science paraît avoir établi l'impossibilité des générations dites *spontanées*. Toutefois certains adversaires de la révélation se rattachent à l'ancienne opinion pour récuser l'intervention d'un être spirituel communiquant la vie à la matière.

On connaît la déconvenue du *Bathybius*, cette gélatine extraite de l'Océan, qui, placée dans des conditions favorables, pouvait passer de l'inertie à la vie (1). On sait comment, après avoir fait beaucoup de bruit autour de cette matière, les auteurs de la prétendue découverte durent reconnaître qu'ils avaient mal observé.

« Jusqu'à ce jour, la vie ne s'est jamais montrée à l'homme comme un produit des forces qui régissent la matière », dit M. Pasteur. Or, on sait que ce savant n'avance rien sans fournir à l'appui de ce qu'il avance les preuves les plus indiscutables.

(1) V. *Annales de Philosophie chrétienne*. Mai 1880, Septembre 1882.

Une autre théorie non moins répandue de notre temps, c'est celle de Darwin. Ce savant naturaliste, parmi des recherches précieuses, fit place à des systèmes exagérés. D'après lui, un petit nombre d'espèces existait à l'origine. Ces espèces, en se croisant, ou en se perfectionnant, ont produit des variétés qui se sont fixées et finalement se sont élevées au rang d'espèces nouvelles. Il est incontestable que par des effets naturels, comme l'intervention des oiseaux ou des abeilles, ou par le fait de l'industrie humaine, de nouvelles variétés se sont produites ; mais il est indéniable que jusqu'aujourd'hui l'expérience constate le retour spontané de ces variétés à leur type primitif, quand elles sont abandonnées à elles-mêmes. Du reste cette question sera examinée de rechef à propos des animaux.

On se demande parfois pourquoi l'existence est accordée à tant de plantes qui paraissent inutiles ou qui même sont nuisibles et dangereuses. Il ne faut pas perdre de vue la malédiction qui pèse sur la terre par suite du péché d'Adam (1) ; en vertu de cette sentence le sol

(1) Gen. III, 17-18.

a permis la multiplication de ces germes qui font la désolation du laboureur. Mais quand l'homme aura bien étudié toutes les propriétés du règne végétal, il pourra tirer un parti favorable de ce qui n'est que nuisible actuellement. La pharmacie n'extrait-elle pas des sucs bien-faisants des produits les plus vénéneux ?

CHAPITRE SIXIÈME

LES ASTRES

Gen. I, 14-19.

Dieu dit : Qu'il y ait des lumières dans l'espace des cieux pour séparer le jour et la nuit ; qu'elles soient des signes pour les saisons, les jours et les années.

Qu'elles servent de flambeaux dans l'espace des cieux pour briller sur la terre ; et il fut ainsi.

Dieu fit les deux grandes lumières : la grande pour présider au jour et la petite pour présider à la nuit, et les étoiles.

Et il les plaça dans l'espace des cieux pour briller sur la terre,

Pour présider au jour et à la nuit et séparer la lumière des ténèbres. Et Dieu vit que (c'est) bien.

Il fut soir et il fut matin : quatrième jour.

Saint Thomas (1), à la suite de saint Jean Chrysostome (2), remarque que le soleil et la lune sont appelés *grands* entre les astres, non à cause de leurs dimensions, mais à cause de leurs propriétés et de leurs effets sur notre globe.

De cette matière liquide que l'architecte tout-puissant avait réservée dans les régions supérieures de la création, il façonna le soleil avec son noyau solide, son atmosphère et son auréole éclatante; la lune, ce modeste satellite de la terre, qui veille discrètement sur notre repos; cette régulatrice des peuples ignorants qui ne saisissent pas l'ensemble compliqué de l'année solaire; cette auxiliaire du matelot qui se base sur la distance angulaire d'une étoile à la lune pour connaître sa longitude. Les mêmes éléments formèrent les pla-

(1) *Summ. theol.* I, q. LXX, art. 1.

(2) *Hom. VI in Gen.*

nètes dont la nature et le nombre sont remplis de mystère ; les comètes, ces corps que l'astronomie n'a pu décrire encore d'une manière satisfaisante. Que dire des étoiles, ces mondes que le Créateur a jetés comme un défi aux calculs de l'impuissance humaine ? Les unes paraissent pour la première fois, d'autres disparaissent subitement ; un grand nombre est invisible, et cependant une immense quantité émaille le ciel d'étincelles d'or, d'émeraude, de rubis, etc. Beaucoup brillent à nos yeux, mais combien sont éteintes ? Quelle prodigalité de nébuleuses ! Quelle merveille que ce sable d'étoiles qui ruissellent sur la *voie lactée* !

« Nous avons conquis la terre, il est vrai, mesuré la marche des planètes, soumis la mécanique céleste au calcul, constaté la nature des étoiles, percé la brume des nébuleuses et réglé même le mouvement désordonné des comètes ; mais par delà les astres dont la lumière emploie des siècles à nous parvenir, il est encore des astres dont les rayons s'éteignent en chemin, et plus loin, sans cesse et sans terme, brillent dans les firmaments que le nôtre ne soupçonne pas, des soleils que ne rencontreront pas nos regards, des mondes

innombrables à jamais fermés pour nous. Après deux mille ans d'efforts, si nous atteignons enfin l'extrémité lointaine de notre univers, qui n'est qu'un point dans l'espace immense, nous sommes arrêtés, pleins d'épouvante, au seuil de l'infini dont nous ne savons rien (1). »

Tel est l'éloignement de certaines étoiles, que malgré la vitesse de la lumière, il faudrait des siècles pour les mettre en contact avec notre œil. Aussi, de ce chef, certains savants réclament pour antidater l'existence de ces corps. Le géologue, le botaniste, l'astronome, chacun réclame son délai pour la formation de l'objet de ses études. En admettant leurs calculs fantaisistes, il eût été bien difficile que l'ensemble de l'univers fût prêt à point pour devenir habitable. Fort heureusement, les choses s'arrangèrent au mieux pour fonctionner dans l'ensemble; fort heureusement les sphères commencèrent leur harmonieuse chorégraphie de manière à ne pas se heurter. Il est bien difficile de ne pas reconnaître l'intervention d'un chef d'orchestre qui battit la première mesure.

(1) M. J.-B. Dumas. Discours à l'Académie française pour la réception de M. Taine.

Du moment qu'il existe, cet être supérieur, pourquoi chicaner sa puissance à propos de l'éloignement des étoiles? « Il est aisé de comprendre, dit un savant chrétien (1), que Dieu a pu faire vibrer immédiatement la lumière, anéantir le temps, et mettre l'éther en rapport direct avec l'œil du premier homme; dès ce moment, le mouvement de la lumière étant continué, il en devra être de même des impressions qu'elle nous occasionne. »

Au commencement de ce siècle, la science antichrétienne crut avoir trouvé la preuve irréfragable d'une antiquité prodigieusement reculée des rapports de la terre avec le soleil. L'expédition d'Égypte avait révélé l'existence du zodiaque de Denderah. On crut y reconnaître que le solstice avait lieu dans les signes du Cancer et du Lion; or, aujourd'hui, il s'en écarte considérablement. On ne manqua pas de s'écrier que la Bible est en défaut. Mais quelques années plus tard Champollion vint lire magistralement les hiéroglyphes et ses disciples assignèrent leur date véritable à

(1) Desdouits : *Leçons élémentaires d'astronomie*, p. 251.

chaque monument. Or, il fut reconnu que le fameux zodiaque était postérieur à notre ère et que ses représentations n'étaient que des emblèmes d'astrologie et des signes d'horoscope, ne pouvant fixer la chronologie.

Certains esprits mesquins méconnaissant leur propre grandeur et la puissante bonté de Dieu, se demandent quel est le but de ces astres sans nombre qui charment nos nuits et adoucissent les ténèbres si pénibles à notre nature, mais dont l'immensité paraît n'être pas en rapport avec l'utilité que nous en percevons. Pour le croyant, la réponse est facile. Une étoile, aussi bien qu'une fleur, pour paraître, ne réclame qu'un mot du Créateur. Le riche a besoin de grandes dépenses pour orner les plafonds de ses palais; le père de l'humanité se complaît à orner de splendeurs la voûte azurée qui recouvre ses enfants. Si notre Père céleste nous fait large part de ses bontés dont les ressources sont inépuisables, est-ce à nous de le taxer de prodigalité?

D'autres disent : La terre fait partie d'un ensemble de sphères dont le tout s'équilibre : donc elle ne pouvait se soutenir sans l'exis-

tence des astres. Il est vrai que Moïse ne signale qu'au quatrième jour l'irradiation sidérale ; mais il ne faut pas perdre de vue que dès le début la matière liquide forme deux parts, dont la part qui devint la nôtre, et la part qui devait se transformer en astres. La première reçoit au troisième jour son vêtement broché de verdure et de fleurs, et l'autre au jour suivant est revêtue de sa parure de lumière.

CHAPITRE SEPTIÈME

LES POISSONS ET LES OISEAUX

Gen. I, 20-23.

Dieu dit : Que l'eau fasse pulluler des reptiles respirant la vie, que des volatiles volent sur la terre vers l'espace des cieux.

Et Dieu créa les grands cétacés et tous les reptiles respirant la vie que les eaux firent pulluler selon leur espèce, et tous les oiseaux empennés selon leur espèce. Et Dieu vit que c'est bien.

Dieu les bénit, disant : Croissez et multipliez-vous, remplissez les eaux dans les mers, et que les oiseaux se multiplient sur la terre.

Il fut soir et il fut matin : cinquième jour.

Ce récit offusque certains personnages qui prétendent au titre de savants. Pour éviter de se trouver d'accord avec ces lignes, ils torturent leur esprit pour en faire jaillir une autre explication de l'entrée de la vie dans le monde. Cellules, monères, protoplasme, etc., tout y passe pour expliquer l'origine de ce souffle de *vie* que la Bible nous expose si simplement.

On sait comment M. Huxley, l'inventeur du *Bathybius*, reconnut son erreur sur ce point dans le congrès de l'Association britannique en 1879.

De son côté, M. Virchow, appartenant à la même école de rationalisme outré, parlait ainsi en 1877 au congrès des anthropologistes et médecins à Munich. « Avec le darwinisme, la doctrine fort ancienne de la génération spontanée a été remise en honneur, et je ne puis nier qu'il n'y ait quelque chose de très séduisant à compléter ainsi la théorie transformiste, et, après avoir posé toute la série de formes vivantes, depuis les êtres rudimentaires les plus inférieurs jusqu'à l'organisme

humain, à rattacher encore cette longue série au monde inorganique. Sans doute, on ne connaît pas un seul fait positif qui soit de nature à établir qu'il y ait jamais eu de génération spontanée, que jamais des masses inorganiques, des combinaisons de carbone, par exemple, se soient d'elles-mêmes constituées en masses organiques. Néanmoins j'avoue que, si l'on veut se faire une idée de la manière dont le premier être vivant aurait pu prendre naissance de lui-même, il n'y a plus qu'une chose à faire, c'est de recourir à la génération spontanée. C'est bien clair. Si je ne veux pas admettre la théorie de la création, si je ne veux pas croire qu'il y ait eu un créateur qui ait pris la motte de terre et lui ait inspiré un souffle de vie, si je veux me faire à ma façon un verset de l'Écriture, je suis obligé de le faire dans le sens de la génération spontanée. Il n'y a pas de milieu. On dit : Je n'admets pas la création, mais je veux avoir une explication des choses. Si c'est là votre première thèse, vous êtes obligé de passer à cette seconde : J'admets la génération spontanée. Mais quant à des preuves de fait en faveur de cette théorie, nous n'en possédons aucune. Personne n'a

jamais vu s'opérer réellement une génération spontanée, et, s'il est des gens qui ont prétendu en avoir vu, ce n'est point par les théologiens qu'ils ont été réfutés, c'est par les naturalistes. — Quand on se rappelle de quelle manière pitoyable ont échoué, dans ces tout derniers temps, toutes les tentatives faites pour trouver dans les formes les plus inférieures (transition entre le monde inorganique et le monde organique) une base bien déterminée à ce système, on doit regarder comme doublement dangereux d'exiger qu'une doctrine aussi mal accréditée soit admise comme fondement de toutes les idées humaines au sujet de la vie. Je puis supposer que l'histoire du Bathybius est suffisamment connue de tous les gens instruits. Eh bien ! avec le Bathybius a sombré encore une fois l'espoir de voir démontrer la génération spontanée. Donc, à mon avis, au sujet des rapports entre le monde organique et le monde inorganique, nous devons simplement reconnaître qu'en réalité nous ne savons rien... Toute tentative que nous ferons de transformer nos problèmes en articles de doctrine, de poser nos conjectures comme bases d'enseignement, la tentative notamment

de nous mettre tout simplement à la place de l'Église et de remplacer, sans plus de formalités, ses dogmes par la religion de la descendance par transformisme, eh bien ! messieurs, toute tentative de ce genre doit forcément échouer, et, en échouant, entraîner les plus grands dangers pour la situation de la science elle-même (1). »

Un catholique ne pourrait raisonner avec plus d'autorité, ni plus de fermeté. Que les croyants apprennent à ne pas se laisser duper par le grand mot de science. La science ne mérite ce nom que quand elle a fait ses preuves et qu'elle est entrée dans le domaine commun. Jusque-là, les efforts et les recherches des savants, quelque méritoires qu'ils puissent être, n'ont pas le droit de s'arroger ce titre pompeux : *la science*.

Aussi, un homme éminemment compétent a fait cette déclaration en séance solennelle de l'Académie française : « La source de la vie et son essence nous demeurent inconnues (2). »

(1) V. *Journal des Villes et Campagnes* : 27 Août 1882.

(2) M. J.-B. Dumas : *Discours à la réception de M. Taine*.

Les partisans des longues périodes, comme jours génésiaques, devraient, s'ils étaient logiques, admettre qu'en ce jour, puisqu'il s'agit d'ovipares en général, Dieu créa des œufs, ou du moins des êtres à l'état de poussins ou de têtards, qui suivirent les développements que la nature exige aujourd'hui pour le poisson ou l'oiseau adulte. Mais qui ne voit que les petits réclament les soins maternels? Aussi, pour ce jour comme pour le suivant, l'exégèse moderne admet facilement le jour de vingt-quatre heures. Cependant, pour raisonner comme on le fait d'après l'état de choses actuel, n'y a-t-il pas miracle à ce que l'animal naisse à l'état adulte? Et puisqu'il faut admettre le miracle, pourquoi le placer et le déplacer à sa guise? Le Maître absolu n'est pas obligé de compter avec le temps : il peut tout aussi bien en un jour mettre la terre en état de produire, qu'il peut dans le même espace de temps mettre un animal en état de se suffire; il ne lui est pas plus difficile de rapprocher immédiatement à notre portée la lumière des astres, que de dire immédiatement à l'être qui respire pour la première fois : Croissez et multipliez-vous.

A la première apparition de la vie sur la

terre, il semble que le Créateur laisse aux animaux cette sélection si chère à Darwin. La géologie nous montre ce qu'on pourrait appeler les ébauches de la vie primitive, et des monstres qui laissent derrière eux les imaginations des dragons inventés à de certaines époques chez presque tous les peuples. Ces êtres ont disparu, ne laissant que leurs restes fossiles.

Pour n'en citer que quelques exemples : « L'*Ichthyosaurus* (du grec : *Ichthus*, poisson ; *sauros*, lézard), a, selon Cuvier, un museau de dauphin, un crâne et sternum de lézard, des pattes de cétacé au nombre de quatre, enfin des vertèbres de poisson. A en juger par le nombre et la forme de leurs dents, ces êtres devaient être le fléau des mers dans lesquelles ils habitaient. La puissance et la forme de leurs pattes, disposées en nageoires, les rendaient plus agiles et plus redoutables, et les coprolithes qu'on trouve en abondance dans leur corps laisseraient à supposer que leur canal intestinal était contourné en spirale, fait qui se retrouve dans quelques poissons. — Le *Plésiausaurus* (du grec : *Plesios*, voisin ; *sauros*, lézard) avait une petite tête comme celle d'un lézard, supportée

par un long cou, qui n'avait pas moins de trente à quarante vertèbres ; le corps et la queue beaucoup plus courts que dans l'Ichthyosaurus, les dents comme celles d'un crocodile, grêles, pointues, un peu arquées et cannelées longitudinalement. Les proportions du corps et de la queue étaient celles d'un quadrupède ordinaire, les nageoires semblables à celles de l'Ichthyosaurus. On pourrait, selon l'expression d'un auteur, le comparer à un serpent caché dans la carapace d'une Tortue. On suppose qu'il a vécu dans des estuaires ou dans des mers peu profondes, et qu'il respirait à l'air comme nos cétacés modernes. — Avec ces monstres vivaient les *Ptérodactyles* (du grec : *Pteron*, aile ; *dactulos*, doigt), Reptiles volants qui se rapprochent des Oiseaux par la forme de la tête et du cou, des Mammifères ordinaires par le tronc et la queue, et dont les membres ailés rappellent la Chauve-souris. Ces animaux singuliers étaient de la taille d'une Bécassine ou de celle d'un Cormoran. Suivant Cuvier, ils pouvaient grimper, s'accrocher et ramper (1). »

(1) M. E. Lambert : *Cours élémentaire de géologie*, 148.

« La découverte la plus curieuse et la plus étonnante est celle qui démontre l'existence, à l'époque mésozoïque (de vie mitoyenne), d'une série de types intermédiaires entre les oiseaux et les reptiles, deux classes de vertébrés qui, actuellement, ont entre elles les plus grandes différences. — Dans la faune mésozoïque, l'intervalle qui les sépare est complètement rempli, d'un côté, par des oiseaux qui possèdent les caractères de reptiles ; de l'autre, par des reptiles qui ont les caractères ornithiques. De nos jours, le groupe des poissons dits ganoïdes est si différent des dipnoïens, que les naturalistes en ont fait deux ordres distincts ; et cependant le terrain dévonien renferme des types dont on ne saurait dire avec certitude s'ils appartiennent aux dipnoïens ou aux ganoïdes. — Agassiz, à la suite de ses longues et laborieuses recherches publiées de 1833 à 1842, émit l'idée qu'il existait un autre genre de relations entre les anciennes et les nouvelles formes de la vie. Il remarqua que les types les plus anciens de poissons présentaient beaucoup de caractères que l'on retrouve dans l'embryon des poissons de nos jours, et que non seulement chez les poissons,

mais encore chez plusieurs groupes d'invertébrés qui ont une longue histoire paléontologique, les derniers types sont plus modifiés, plus spécialisés que les types primitifs (1). »

Mais de ce fait à conclure qu'une espèce existante dérive d'une autre, c'est ce qu'on a pu supposer, sans pouvoir l'établir incontestablement. Tout au contraire, jusqu'aujourd'hui les données de la science, aussi bien que les expériences faites pour l'amélioration des races servant à l'agriculture, conviennent que chaque espèce revient spontanément à son type primitif, et l'on peut redire avec Moïse que les cétacés, les poissons, reptiles et oiseaux, ont été formés *selon leur espèce* et s'y sont maintenus. « La théorie de Darwin appuyée sur une série d'expériences délicates, d'observations admirables, d'analogies ingénieuses, n'en est pas moins contestée aujourd'hui dans le monde savant, avec autant d'ardeur et de force que le premier jour où

(1) Huxley : *Leçon faite à l'Association britannique pour l'avancement des sciences sur l'Origine et le Progrès de la Paléontologie*. (Traduct. de la *Revue scientifique*.)

elle s'est produite. Elle n'a pu encore traverser la région des hypothèses, parvenir au plein jour de la science expérimentale et positive. Et qui peut dire qu'elle y arrivera jamais ? Et cependant que de circonstances propices ! et quel concours inouï de travailleurs infatigables, de prosélytes ardents, de savants distingués ! En Angleterre, les Sgell, les Huxley, les Lubbock, les Herbert Spencer ; en Allemagne, les Moleschott, les Carl Vogt, les Reich, les Wundt, les Ecker, les Gæger, et enfin le plus vif et le plus dogmatique de tous, le célèbre professeur de l'Université d'Iéna, Hæckel. Nous ne parlons pas des savants français que la question divise profondément, mais dont la portion jeune et militante semble entrer de plus en plus dans le courant nouveau qui emporte la science de la nature. Malgré tant de chances avantageuses dans ce grand combat pour la vie scientifique que soutient le transformisme, la victoire reste plus incertaine que jamais (1). »

(1) M. E. Caro : Dans la *Revue des Deux Mondes*, 15 octobre 1879.

Il est bon de remarquer que l'équivalent hébreu du mot *reptile*, indique parmi les animaux aquatiques aussi bien que dans la faune terrestre, non seulement les êtres qui rampent sur leur ventre, mais d'autres aussi qui ne sont pas classés parmi les poissons et les cétacés, ni parmi les oiseaux proprement dits, ni parmi les grands mammifères, comme insectes, mollusques, crustacés, etc. Bon nombre de ces êtres inférieurs paraissent avoir entendu les premiers l'appel à la vie, et se retrouvent dans les couches un peu plus profondes, surtout les zoophytes limitrophes des règnes végétal et animal.

On sait avec quelle vigueur Jésus-Christ reprochait à ceux qui ambitionnaient le titre de rabbin, d'altérer les Écritures en y mêlant leurs traditions. Pour bien saisir la portée de ce reproche, il est bon de signaler quelques-unes de ces fables rabbiniques. A propos des cétacés et de leur création, tel est le conte qu'ils débitent : Dieu créa seulement un couple de ces énormes animaux ; un plus grand nombre eût anéanti tous les poissons et englouti tous les vaisseaux. Et encore, il tua la

femelle, et en mit la chair en réserve pour la servir en banquet aux justes quand viendra le Messie. Quant au mâle, conformément au psaume ciii, 26, et au livre IV d'Esdras, vi, 52, il a pour domaine la septième partie de l'élément humide, et son Créateur ne dédaigne pas de se récréer avec lui. Il est évident que le psaume dont les docteurs juifs invoquent l'autorité, n'appuie nullement leur dire (1), et le IV^e livre d'Esdras est apocryphe.

Il peut paraître étrange au premier aspect que les poissons et les oiseaux naissent en même temps. Il faut d'abord observer que le texte original ne dit pas que les oiseaux sont sortis de l'eau. La traduction de MM. Glaire et Franck reproduit exactement sous ce rapport le sens de l'hébreu : « Dieu dit : *Que les eaux produisent en abondance des êtres animés, et que des oiseaux prennent leur vol de la terre pour s'élever dans le haut des airs.* » Moïse affirme leur apparition simultanée, mais il ne les fait pas sortir du même berceau : il déclare même ailleurs (2)

(1) V. Corneille de Lapierre.

(2) *Gen.*, II, 19.

qu'ils ont été formés de terre comme les animaux des champs.

Toutefois les analogies entre les deux genres d'animaux sont nombreuses et frappantes. Les poissons proprement dits, aussi bien que les oiseaux, sont ovipares; leur genre de locomotion est ressemblant; chez l'habitant des mers comme dans le voyageur aérien on retrouve le même système de rames: ailes ou nageoires, le gouvernail qui est la queue; supprimez à l'un ou à l'autre cet appareil terminal, et il ne pourra plus se diriger; chez les oiseaux à longues pattes, la queue devient plus courte, parce que les pattes rejetées en arrière durant le vol en tiennent lieu. Les races prédestinées à la domestication ont la partie terminale disposée verticalement, ce qui leur rend difficiles les trajets en l'air. Chez le poisson, la queue non seulement sert de gouvernail, mais en elle paraît résider toute l'élasticité, toute la vigueur de l'animal. L'anguille qui est dépourvue de ces sortes d'éventails qui servent de nageoires et de queue, nage plus péniblement. Du reste, il paraît prouvé qu'elle est amphibie.

« A la différence des autres animaux, il

y a chez les oiseaux communication entre les vaisseaux aériens de leurs poumons et les cavités de leur corps ; ce qui leur permet de dilater leur corps comme une vessie et de devenir plus légers, soit pour adoucir leur descente à terre, soit pour s'élever plus rapidement, soit pour nager plus à l'aise dans l'air ; ou bien, diminuant leur volume et fermant les ailes, ils peuvent se précipiter plus facilement, pour l'attaque comme pour la fuite. Les poissons jouissent de la même ressource, quoique par d'autres moyens. Ils ont dans le corps des vessies à air, qu'ils peuvent à leur guise gonfler ou dégonfler ; quand ils veulent s'élever dans l'eau, ils remplissent la vessie, ce qui les rend plus légers : s'ils veulent descendre, ils la compriment et resserrent l'air plus étroitement, se donnant ainsi de la pesanteur. Si la vessie crève, le poisson reste au fond et ne peut remonter que par les efforts les plus pénibles des nageoires et de la queue. C'est pour ce motif que les poissons plats, comme les raies ou les carrelets, qui ne possèdent pas de vessies à air, s'élèvent rarement du fond de l'eau et se trouvent cou-

chés sur les bords de la mer ou au fond des rivières (1). »

En ce jour, l'œuvre du Créateur a fait un pas immense : la vie véritable, la vie complète existe, aussi son auteur la *bénit*. Il ne faut pas aller chercher ailleurs la source de la vie et sa propagation à travers les âges ; elle ne se trouve pas dans les propriétés, pourtant si merveilleuses de la matière : c'est un don spécial, une bénédiction de Dieu.

Croissez et multipliez-vous : telle est la formule de cette vivifiante bénédiction. « Dieu s'engagea, par cette bénédiction, à leur fournir tout ce qui serait nécessaire à leur vie et à leur conservation : à veiller sur eux, à leur tenir lieu de prudence et de sagesse, à détourner tout ce qui pourrait en faire périr quelque espèce. — Ce fut sa parole qui leur donna la fécondité, et sa bénédiction fut une promesse de mettre en sûreté les petits, de fournir aux pères et aux mères toute l'industrie et toute l'application nécessaires, et de perpétuer dans leur postérité

(1) Lord Brougham : *Preliminary Discourse on the Objects, Advantages and Pleasures of Science*.

tous les avantages et tous les caractères des premiers auteurs (1). »

D'où vient que Celui qui a donné l'ordre aux poissons et aux oiseaux de se multiplier, a donné l'existence à des espèces qui n'ont d'autre but que de détruire? Leur conformation physique aussi bien que les instincts, leur en font un besoin. C'est que la nature doit rester en équilibre. Or, certaines races, qui se multiplient prodigieusement pour un motif quelconque d'utilité générale, à certains moments donnés, finiraient par tout envahir si l'ordonnateur universel n'y avait pourvu. « Il est clair, dit M. de Quatrefages, que si la multiplication des morues, des esturgeons, dont les œufs se comptent par centaines de mille, n'était arrêtée d'une manière quelconque, tous les océans seraient comblés en moins d'une vie d'homme. » La question de salubrité réclame non moins impérieusement l'intervention de poissons voraces et d'oiseaux de proie qui débarrassent les cours d'eau ou la surface de la terre des cadavres qui les empesteraient.

(1) Duguet et d'Asfeld : *L'Ouvrage des six jours*, V^e jour.

Quant aux autres animaux ou insectes qui nuisent à l'homme dans ses biens ou dans son corps, ils peuvent avoir une raison d'être qui nous échappe. Il ne faut pas perdre de vue que nous ne connaissons que la nature profondément altérée par le péché : ces êtres font peut-être partie des épines qui doivent accroître les peines de nos labeurs. On peut admettre aussi l'explication suivante : « Dieu qui, en toutes choses, est très bon et très miséricordieux, a fait que cette peine soit non seulement une peine, mais aussi un remède, faisant sur nous le même effet que font plusieurs autres misères et incommodités de la vie, que ce Père céleste met comme une espèce d'aloès sur les mamelles de ce monde, afin que nous ne le méprisions pas seulement, mais que nous l'ayons en horreur, et que nous recourions au sein de ce Seigneur, que l'épouse trouve plus doux et plus agréable que le vin, c'est-à-dire que tous les plaisirs du monde (1). »

Il fut soir, il fut matin, cinquième jour.

(1) Grenade : *Le Catéchisme* : 1^{re} p., c. XXI, § 1.
Trad. Girard.

« Ce jour fut célébré au matin et au soir par le concert des oiseaux, dont l'usage est encore de prévenir le lever du soleil par leur chant et de lui rendre le même devoir quand il se couche. Les poissons, quoique muets, affectent aussi de s'élancer un peu hors de l'eau dans ces deux temps. Et la nature, auparavant insensible à la lumière, commence à témoigner la différence qu'elle mettait entre elle et les ténèbres (1). »

(1) Duguet et d'Asfeld : *ubi supr.*

CHAPITRE HUITIÈME

LES ANIMAUX TERRESTRES

Gen. I, 24-27.

Dieu dit : Que la terre produise des (êtres) respirant la vie selon leur espèce, bestiaux, reptiles et animaux de la terre, selon leur espèce. Et il fut ainsi.

Et Dieu fit les animaux de la terre selon leur espèce, et les bestiaux selon leur espèce, et tous les reptiles du limon selon leur espèce. Et Dieu vit que (c'est) bien.

Aussi bien que la Genèse, la science constate que les animaux terrestres sont venus après les animaux aquatiques. « Nous commençons à

trouver des os de mammifères marins, c'est-à-dire de lamantins et de phoques, dans le calcaire coquillier grossier ; mais il n'y a encore aucun os de mammifères terrestres. Malgré les recherches les plus suivies, il m'a été impossible de découvrir aucune trace distincte de cette classe avant le terrain déposé sur le calcaire grossier. Au contraire, aussitôt qu'on est arrivé aux terrains qui surmontent le calcaire grossier, les os d'animaux terrestres se montrent en grand nombre. Ainsi, comme il est raisonnable de croire que les coquilles et les poissons n'existaient pas à l'époque des terrains primordiaux, l'on doit croire aussi que les quadrupèdes ovipares ont commencé avec les poissons, mais que les quadrupèdes terrestres ne sont venus que longtemps (?) après (1). »

Moïse distingue les animaux de la terre ou de la campagne, qui sont les animaux sauvages, d'avec le bétail, les bestiaux, appelés au service de l'homme. Il est clair que, parmi les créatures inférieures, toutes [ne sont pas gouvernables à l'homme. Les espèces qui nous sont soumises, le sont de longue date, ou plu-

(1) Cuvier.

tôt le furent dès l'origine. Pour qu'un animal partage notre existence, il faut qu'il soit sociable. Or, en général, les animaux domestiques, même à l'état libre, vivent en société, comme les chiens, les chevaux, les brebis, etc.

Il faut se garder de confondre l'apprivoisement, qui, d'ordinaire, n'est qu'un fait exceptionnel, avec la domestication. Les sociétés d'acclimatation font de généreux essais ; mais, dans le règne animal, on ne constate pas beaucoup de conquêtes définitives.

Certains auteurs ne peuvent admettre que les formes animales qui existent aujourd'hui, soient les mêmes qu'à l'origine. Pour en citer un exemple, M. Huxley nous fournit une généalogie du cheval. Son premier ancêtre fut l'*Eohippus*, découvert aux États-Unis par le docteur Marsh dans les terrains eocènes (tertiaires inférieurs). Ce fossile a « quatre doigts aux pieds de devant, trois à ceux de derrière, et quarante-quatre dents. Notre cheval n'a qu'un doigt complet à chaque pied, les autres sont rudimentaires ; il a moins de canines que l'*Eohippus*, et même la femelle n'en a pas du tout. Le docteur Marsh a en outre découvert des types présentant une structure intermé-

diaire. — D'après M. Huxley, l'*Eohippus*, pour devenir le cheval de Buffon, est passé par trois successions de phénomènes ainsi formulés : 1° excès de développement de quelques parties anciennes aux dépens des autres parties ; 2° suppression partielle ou totale de quelques parties ; 3° soudure des parties originellement distinctes. Avec cette triple formule, M. Huxley veut rendre compte, non seulement des modifications survenues dans le groupe des équidées, mais de toutes les modifications que la doctrine darwinienne suppose avoir amené la succession de la diversité des espèces animales. A l'appui de sa thèse, il cite l'embryon chez lequel on observe comme une application de cette triple loi de développement organique et qu'il considère comme un exemple en raccourci des phénomènes qui seraient l'essence du transformisme (1). »

Il est facile de voir que d'un fait proclamé par un seul auteur, se déduisent des conclusions qui ne laissent pas d'être ingénieuses, mais qui restent cependant dans le domaine

(1) V. Lhéris : *Revue des sciences physiologiques* : Annales de Philosophie chrétienne : Mai 1881.

purement hypothétique, ce qui ne peut constituer la science véritable : celle-ci devant reposer sur des bases foncièrement solides. Comme il est bon de savoir comment raisonnent les partisans de la création exécutée par la créature elle-même, prenons un autre échantillon des élucubrations contemporaines :

« Voici un de nos compatriotes, un professeur de notre Muséum d'histoire naturelle, M. Edmond Perrier, qui, dans son cours du Jardin des Plantes et dans un livre nouvellement publié, entreprend de faire la synthèse des documents plus ou moins authentiques, plus ou moins bien interprétés, mais à coup sûr nombreux et variés, qui constituent jusqu'à présent les archives du transformisme. — Le protoplasme considéré jusque dans ces derniers temps comme l'élément élémentaire et irréductible, physiologiquement parlant, des tissus vivants, se divise, d'après des recherches récentes, en éléments plus infimes, appelés plastides, qui peuvent exister isolés ou réunis en groupe. Isolés, ils peuvent représenter des individus tels que les monères, les bactéries, les algues monocellulaires, etc. Groupés, ils prennent le nom de *mérides* ; les rotifères, les

trématoches, les ancinéties, les infusoires ciliés, etc., sont des mériides. Les mériides se groupent à leur tour pour former ce que M. Perrier appelle les zoïdes, c'est-à-dire les types élevés du règne animal, les mollusques, les vertébrés. Comment cela ? M. Perrier fait appel au mode de reproduction des mériides pour démontrer son assertion. Les mériides, dit-il, se reproduisent par division, scissiparité, bourgeonnement, ce que M. Perrier désigne par un mot générique destiné à exprimer tous ces modes de reproduction non sexués : la *métagénèse*. Ici est le nœud de la question. La mériide qui a servi de point de départ, ou *protomériide*, engendre un groupe de mériides, une *colonie*. Les colonies sont irrégulières ou bien elles sont régulières, et dans ce cas, elles affectent une disposition linéaire. Alors intervient un principe qui régit la nature entière, le principe de division du travail. De l'application de ce principe dans les colonies de mériides naissent la différenciation des parties et la formation des appareils fonctionnels. Les colonies pourvues d'une organisation caractéristique s'individualisent pour devenir des cestoides, des arthropodes,

des annelés, des mollusques, des vertébrés, par suite de métamorphoses progressives. Pour donner de la vraisemblance à son hypothèse, M. Perrier nous cite l'exemple du ténia et autres animaux à larves qui passent par de véritables métamorphoses. Pourquoi n'en serait-il pas de même pour les espèces que pour les individus?... D'après M. Perrier, c'est par une série de modifications progressives qu'une colonie linéaire serait devenue un vertébré: il retrouve dans la disposition des vertèbres et du squelette en général la disposition primitive des mériques réunies en colonie autour d'un axe central (1). »

Telles sont les données de la science officielle. « Tout cela est admirable; mais quand sortirons-nous du domaine des comparaisons et des raisonnements pour entrer dans celui des faits précis et réels? Quand verrons-nous une espèce vivante, bien et dûment constatée, mettre en pratique la loi du transformisme (2)? » La Genèse, dans sa simplicité, porte un tout

(1) V. Lhéris: *Revue des sciences physiologiques*. Annales de Philosophie chrétienne. Mai 1881.

(2) Id. *ibid.*

autre cachet d'exactitude que cet assemblage de déductions risquées cependant avec beaucoup d'aplomb.

La vie animale eut à ses débuts une vigueur tout à fait exceptionnelle en regard des époques suivantes. Elle nous montre « les mammouths ou éléphants à crinière, les rhinocéros à narines cloisonnées, à qui leur épaisse fourrure permettait de vivre sous une température très rigoureuse,... les bœufs sauvages, les cerfs, tous d'une taille plus élevée que leurs congénères actuels, qui se mêlaient au gigantesque ours des cavernes, aux hyènes et à d'énormes carnassiers de race féline, supérieurs en taille et en force au tigre et au lion (1). »

(1) M. F. Lenormant : *Manuel d'Histoire ancienne de l'Orient*, t. I., p. 43.

CHAPITRE NEUVIÈME

L'HOMME

Gen. 1, 26-31.

Dieu dit : Faisons l'homme à notre image selon notre ressemblance, et qu'il domine les poissons de la mer, et les oiseaux du ciel, et les bestiaux, et toute la terre, et tous les reptiles se mouvant sur la terre.

Et Dieu créa l'homme à son image ; il le créa à l'image de Dieu : il les créa mâle et femelle. Dieu les bénit et leur dit : Croissez, multipliez-vous et peuplez la terre ; soumettez-la, et dominez les poissons de la mer, et les oiseaux du ciel, et tout animal se mouvant sur la terre.

Dieu dit : Voici que je vous donne toute plante faisant semence qui se trouve sur la surface de toute la terre ; et tout arbre fructifiant et portant semence sera pour votre nourriture. Et à tout animal de la terre, à tout oiseau du ciel, à tout ce qui se meut sur la terre ayant en soi respiration de vie, je donne toute herbe verte pour sa nourriture. Et il fut ainsi.

Et Dieu vit tout ce qu'il avait fait et voici que c'est très bien. Il fut soir et il fut matin : le sixième jour.

« Tout ce que nous enseigne l'Écriture sainte sur la création de l'univers, n'est rien en comparaison de ce qu'elle dit de la création de l'homme. — Jusqu'ici Dieu avait tout fait en commandant : *Que la lumière soit, que le firmament s'étende au milieu des eaux, que les eaux se retirent, que la terre soit découverte, et qu'elle germe ; qu'il y ait de grands luminaires qui partagent le jour et la nuit ; que les oiseaux et les poissons sortent du sein des eaux ; que la terre produise les animaux selon leurs espèces différentes.* Mais quand il s'agit de l'homme, Moïse lui fait

tenir un nouveau langage : *Faisons l'homme*, dit-il, à *notre image et ressemblance*. — Ce n'est plus cette parole impérieuse et dominante ; c'est une parole plus douce, quoique non moins efficace. Dieu tient conseil en lui-même ; Dieu s'excite lui-même, comme pour nous faire voir que l'ouvrage qu'il va entreprendre surpasse tous les ouvrages qu'il avait faits jusqu'alors. — *Faisons l'homme*. Dieu parle en lui-même ; il parle à quelqu'un qui fait comme lui, à quelqu'un dont l'homme est la créature et l'image : il parle à un autre lui-même ; il parle à Celui par qui toutes choses ont été faites, à Celui qui dit dans son Évangile : *Tout ce que le Père fait, le Fils le fait semblablement* (1). En parlant à son Fils, ou avec son Fils, il parle en même temps avec l'Esprit tout-puissant, égal et coéternel à l'un et à l'autre. — C'est une chose inouïe dans tout le langage de l'Écriture, qu'un autre que Dieu ait parlé de lui-même en nombre pluriel : *faisons*. Dieu même, dans l'Écriture, ne parle ainsi que deux ou trois fois, et ce langage extraordinaire commence à paraître lorsqu'il

(1) Joan., v, 19.

s'agit de créer l'homme. — Quand Dieu change de langage, et en quelque façon de conduite, ce n'est pas qu'il change en lui-même ; mais il nous montre qu'il va commencer, suivant des conseils éternels, un nouvel ordre de choses. — Ainsi l'homme, si fort élevé au-dessus des autres créatures, dont Moïse nous avait décrit la génération, est produit d'une façon toute nouvelle. La Trinité commence à se déclarer, en faisant la créature raisonnable dont les opérations intellectuelles sont une image imparfaite de ces éternelles opérations par lesquelles Dieu est fécond en lui-même (1). »

En quoi consiste cette image et cette ressemblance qui est le coin, le sceau de l'humanité ? Le corps humain est incontestablement le chef-d'œuvre de la création. Son attitude, son visage, ses yeux semblent dirigés vers le ciel, comme vers sa patrie. La disposition de ses membres l'assouplit pour toutes les industries. Cependant cette noblesse corporelle, si merveilleuse qu'elle soit, peut-elle s'appeler l'image ressemblante de Dieu ? M. Nico-

(1) Bossuet. *Disc. de l'Hist. univers.* II^e p., c. 1.

las (1) répond magistralement à cette question.

« *Faisons l'homme à notre image*, dit Dieu. Or l'image de Dieu est son Fils unique. Il y a donc là une intention visible de rapporter l'homme au Verbe, Fils de Dieu. Et, parmi les descendants de cet homme que Dieu formait, le Verbe, devant paraître, il doit être que Dieu l'ait eu principalement en vue dans cette formation. C'est l'humanité du Verbe, c'est l'Adam futur que Dieu formait dans le premier Adam : *Adam, qui est la figure de celui qui devait venir* (2), dit expressément saint Paul ; ce que Tertullien rend à sa manière saillante lorsqu'il dit : *Dans tous les traits que Dieu modelait, il avait présent à l'esprit le Christ, qui devait être homme* (3)... On peut remarquer, non sans y voir une mystérieuse intention, que Dieu clôt successivement chacun des ordres de la création par ces paroles de complaisance : *Dieu vit que (c'est) bon*. Une seule création est privée de ce témoignage, et, chose remarquable, c'est la dernière

(1) *La Vierge Marie et le plan divin* : 4^e édition pages 80, 82.

(2) *Rom. v, 14*. Trad. Glaire.

(3) *De Resurr. carn.* 6.

et la plus importante, celle de l'homme et de la femme. D'une manière générale, il est bien dit à la récapitulation des êtres : *Dieu vit toutes les choses qu'il avait faites, et elles étaient très bonnes* ; mais indépendamment de ce témoignage général, un témoignage particulier et spécial de satisfaction scelle pour ainsi dire la création de chaque ordre des êtres, l'homme excepté. — Cette conduite de Dieu ne semble-t-elle pas nous dire que toutes les autres créatures furent remplies d'abord de toute la perfection que Dieu avait dessein de leur donner, et qu'aucun individu ne pouvait naître, par succession de temps, plus parfait que ceux qui naquirent alors ; mais que pour l'homme, Dieu se réserve un complément, un couronnement de son œuvre. Cette œuvre ne fut pas scellée comme les autres. Dieu la laissa ouverte, comme pour se réserver d'y mettre un *post-scriptum*, où serait le véritable mot de sa pensée. Et comment se défendre de ce sentiment, lorsque nous voyons ce témoignage de complaisance que Dieu avait suspendu sur la tête d'Adam, se reposer plus tard sur celle de Jésus-Christ, avec une indication toute personnelle : *Celui-ci est mon Fils bien-*

aimé, en qui j'ai mis toute ma complaisance, témoignage que Dieu fit entendre par deux fois, au baptême de Jésus-Christ et à sa transfiguration, comme à la véritable fin de toutes ses œuvres. »

Il est évident que la nature humaine, appelée à être revêtue par le Verbe divin, devait par cela même être supérieure à tout ce qui l'entourait. Un examen sérieux du texte mosaïque met ce fait en lumière. Dans le premier chapitre de la Genèse, le mot *créer* n'est employé que trois fois : au 1^{er}, au 21^e et au 27^e versets. Son emploi indique toujours la non préexistence de la chose mentionnée. Au 1^{er} verset il signale l'apparition de la matière, au 21^e la production de la vie animale (1). Le verset 27^e nous montre l'apparition d'une substance plus élevée que la matière, que l'animal, il nous montre la naissance de l'âme humaine : et il le fait avec une insistance frappante.

Dieu *créa* l'homme à son image; il le *créa* à l'image de Dieu : il les *créa*, etc. D'où vient cette triple mention d'une nouvelle *création*? C'est que Dieu produit en ce moment autre

(1) V. B. Marcus : *Mykur Hayem*, p. 13.

chose que la matière qu'il a façonnée, un être différent des animaux : l'âme humaine n'éclot pas de la matière, parce qu'elle doit la dominer ; elle est hors du rang des animaux qu'elle régira ; elle n'est pas une émanation de la divinité, comme l'ont prétendu certains philosophes ; mais elle sort du néant par l'effet de la toute-puissance créatrice ; et trouve sa place au sommet des êtres mentionnés avant elle.

Cette substance ne fait plus partie de la matière précédemment créée, elle sort même de la sphère animale ; image d'un être spirituel, elle est esprit elle-même. Mais elle doit partager l'existence d'un corps matériel et animal : elle lui sera intimement unie ; le corps et l'âme vivront d'une vie commune. L'âme dirigera le corps, et le corps mettra ses organes à la disposition de l'âme. Les rapports entre les deux substances seront continuels. Comment expliquer la nature de ces rapports ? Si la vie purement et simplement animale recèle tant de problèmes que la science n'a pu résoudre encore, la vie humaine, vie en partie double ou même triple, si l'on peut parler ainsi, reste une énigme autrement difficile à expliquer. Ni le métaphysicien ni le physiologiste ne

peuvent isolément trancher ce nœud gordien. Et cependant chacun d'eux s'évertue à le compliquer, sous prétexte de le desserrer.

Les philosophes ont tour à tour présenté leurs systèmes de *l'influx physique*, des *causes occasionnelles*, de la *simple assistance*, de *l'harmonie préétablie*, du *médiateur plastique*, etc. Mais aucune de ces explications n'est parvenue à satisfaire complètement l'esprit.

La plupart des physiologistes veulent expliquer le rôle des facultés humaines par le seul fonctionnement des organes. La connexion incontestable qui existe entre le cerveau et le travail de l'intelligence les a conduits à des conclusions qui parfois touchent à l'absurde. Le positivisme contemporain admet de « petites consciences » répandues dans tout l'organisme, sortes de petites abeilles logées dans les cellules du cerveau, mais qui travaillent sans reine pour les diriger et qui jouissent déjà de cette anarchie, l'idéal promis par la démocratie aux sociétés de l'avenir (1). »

(1) *Journal des Villes et Campagnes*, 8 oct. 1882.

D'autres fois les positivistes sont encore plus embrouillés. « L'esprit, tel qu'il est connu par celui qui le possède, est un agrégat circonscrit d'activités, et la cohésion de ces activités l'une avec l'autre dans l'agrégat postule quelque chose dont elles sont les activités (1). » Convenons d'une chose, c'est que l'hébreu de Moïse est plus clair que cet anglais.

En un mot un clan nombreux et bruyant des docteurs contemporains se refuse à reconnaître dans la personne humaine la présence d'une substance immatérielle.

La pensée, la volonté, la mémoire, d'après les matérialistes, ne sont qu'un produit, une sécrétion du cerveau. Il serait insensé de contester les rapports étroits qui existent entre le fonctionnement du cerveau et l'intelligence humaine ; mais les bêtes aussi jouissent de cet organe, et cependant l'on ne peut nier leur infériorité par rapport à nous. Il y a donc ici un problème que la science de la matière n'a pu résoudre, malgré ses assertions téméraires. « Nous n'avons pas saisi le lien mytérieux qui, joignant le corps à l'esprit, constitue l'unité

(1) Herbert Spencer.

de la personne humaine, » c'est M. Dumas qui le déclare au nom du savoir et du bon sens (1). « M. Wallace, de son côté, remarque que les types des sauvages les plus dégradés possèdent un cerveau et des facultés supérieures à l'usage auquel ils sont appelés à les employer dans leur condition (2). »

Un fait peut nous montrer le peu de consistance des doctrines matérialistes sur le fait de la *matière pensante*. M. Broca, d'accord avec les savants de même école antispirituelle, écrivait : « A force de persévérance et de sagacité, Gratiolet, cet observateur éminent, a enfin découvert un caractère morphologique qui différencie le cerveau de l'homme de celui des (singes) anthropoïdes et des pithéciens. Une scissure occipitale complète, grâce au retrait en profondeur des plis de passage occipito-pariétaux, telle est la caractéristique d'un cerveau de singe. Des plis de passage tout à fait superficiels, bien développés et masquant ainsi la scissure occipitale qui n'existe plus, telle

(1) Discours à l'Académie pour la réception de M. Taine.

(2) V. *Annales de Philosophie chrétienne*. Janvier 1880, p. 312.

est la caractéristique d'un cerveau humain. » Survient la mort de Louis Asseline, l'un des coryphées du matérialisme. Or, son autopsie pratiquée sous la direction de M. Broca démontra que dans le cerveau d'Asseline « la scissure occipitale est complète, grâce au retrait en profondeur des plis de passage occipito-pariétaux, de manière à simuler une disposition que, chez les singes, on nomme la *calotte*, et que Gratiolet considérerait comme un caractère d'infériorité. » Ce qui n'empêcha pas de déclarer dans le rapport que « Asseline, cette nature d'élite, était d'une intelligence rare et distinguée, d'une finesse exquise, d'une érudition profonde, etc. » Ces qualités ne sont donc pas incompatibles avec le cerveau d'une brute (1) ?

Il est à remarquer aussi que, parlant des reptiles, des poissons, des oiseaux et des autres animaux, la Bible ne parle pas des sexes : cette mention n'est faite qu'à l'apparition de l'homme. L'écrivain sacré fait connaître la famille en même temps que l'humanité. Plus tard et plus d'une fois il redira qu'il n'est pas bon que l'homme soit seul.

(1) V. *Monde hebdomadaire*, 26 février 1882.

L'animal, après sa naissance, réclame pendant quelque temps les soins du père et surtout de la mère ; l'homme, lent à se développer corporellement, a besoin durant plusieurs années de soins physiques. Au surplus, son âme ne se met que lentement en état de remplir son rôle. L'évolution physique, intellectuelle et morale de l'enfant doit se faire sous une influence ferme et douce en même temps, et revendique par conséquent l'union de la tendresse maternelle et de l'autorité paternelle. Rarement l'homme à qui l'un de ces deux éléments a fait défaut, atteindra le perfectionnement exigible de sa noble nature.

De cette nécessité résulte celle de la famille. C'est en vain que les législateurs modernes veulent régler cet ordre de choses, et appliquer leurs décisions aux différentes races et aux divers climats qui englobent leurs sujets. La famille est une plante délicate qui, dans son unité, présente des aspects ondoyants. Seule, l'Église catholique, faite pour tous les temps et pour tous les lieux, peut diriger cette société d'une manière heureuse pour le bien des enfants, des parents et de l'humanité. A mesure que sa bénigne influence diminue dans une

nation, on y voit les liens de la famille se relâcher, puis se rompre, et, avec eux, disparaissent l'honneur et la prospérité solides et véritables.

La famille entraîne d'abord avec elle la vie patriarcale, et de celle-ci dérive toute société. Certaines races d'animaux ne vivent qu'à l'état de troupes. L'isolement est contre leur nature. Ce besoin existe au plus haut point pour l'homme.

Certains peuples, la race saxonne, par exemple, dans l'ancien comme dans le nouveau monde, ont l'instinct de l'association. Le Français, qui paraît plus réfractaire sous ce rapport, arrive à des résultats analogues en réclamant sans cesse l'intervention de son gouvernement.

Cette différence des sexes mentionnée par l'écrivain sacré devrait aussi rappeler à l'homme que, dans l'humanité, l'égalité complète et absolue ne peut être qu'un rêve et une chimère (1). A notre époque, la soif d'égalité doit être considérée comme le plus actif dissolvant de toutes les institutions existantes.

(1) V. Aug. *Conf.* XIII, xxiii, 33.

Le lecteur a remarqué la triple création : celle de la matière, celle de la vie animale, celle de l'âme humaine (1). Le divin ouvrier se comporte différemment en face de son œuvre. Il s'assure si les corps matériels, la lumière, le firmament, la terre, les mers, les astres sont au point de perfection requis pour accomplir leur destination. Ce qu'ils sont, ils le resteront désormais. Quand la végétation se présente, il lui donne l'ordre et la faculté de se reproduire et de se propager. Mais cet ordre ne suffit plus quand la vie fait son apparition. Dieu veut montrer toute l'étendue de sa bonté, il *remplit de bénédiction tout être vivant* (2). Il investit sa créature du pouvoir qu'il détenait seul de communiquer le plus haut degré de l'existence : la vie ; non seulement la vie animale, mais la vie humaine, l'âme. C'est pour cela qu'il bénit l'homme et lui dit : « Croissez et multipliez-vous. »

Cette parole, l'animal l'accomplit sous la dictée de son instinct. Doué de la libre raison, l'homme doit accomplir cette loi conformément

(1) Voir la note qui se trouve à la fin du volume.

(2) Ps. CXLIV. 26.

aux lumières de la raison. Il est incontestable que chacun doit se soucier de l'existence d'autrui ; le législateur suprême nous a *tous commis au soin du prochain* (1). Or il est évident qu'un Vincent de Paul a plus fait pour la conservation des existences humaines que nombre d'individus qui ont donné libre cours à toutes les fougues de la passion. Il est incontestable que la virginité chrétienne qui veille au chevet du malade ou sur le berceau de l'enfant abandonné, travaille avec succès à l'entretien de la vie sur la terre. Seul, le célibat ecclésiastique peut protéger la sainteté du mariage et en maintenir la bénédiction. Que signifient donc ces interprétations ridicules du passage de la Genèse par lequel certains esprits prétendent discréditer la virginité chrétienne !

Cet oracle de l'Écriture ne s'applique pas seulement à la vie animale, il s'applique surtout à l'âme humaine, cette troisième création qui couronne l'œuvre du Seigneur. Or, celui qui travaille à l'éducation des âmes, des esprits, des cœurs, ne doit pas être soumis aux réclamations de la chair et du sang ; il doit répartir son

(1) *Eccli.* xvii, 12.

affection sur tous ceux dont il est chargé, il se doit tout à tous, il doit *se dépenser et sur-dépenser* (1) pour tous. Or, comment remplir cette noble tâche s'il n'est affranchi lui-même, pour cause de ministère exceptionnel, des liens de la famille? Il ne pourrait accomplir jusqu'au sacrifice son sublime devoir professionnel qu'en violant d'une manière criante le saint devoir de la paternité, et en privant de leur droit strict ceux qui revendiqueraient légitimement et naturellement tous les battements de son cœur.

Tout le globe terrestre avec ses habitants devient le domaine de l'homme. A lui la possession de la terre, à lui le sol et le sous-sol avec leurs richesses, à lui les animaux de la mer, des airs et de la terre. Parmi ceux-ci, il prendra les uns pour ses serviteurs; les autres, il les maintiendra dans leurs limites.

D'après les faits rapportés par l'histoire des saints, il est permis de conjecturer que l'homme, avant le péché, jouissait sur les animaux d'un empire complet. Le corbeau d'Élie et de saint Paul, les lions de Daniel, de saint Antoine et

(1) II Cor. xii, 15.

de certains martyrs, le loup converti de saint François, etc., peuvent nous donner une idée de ce domaine. Si l'on récuse ces faits au nom de la raison, nous pourrions demander pourquoi l'on admet sans difficulté les charmeurs d'oiseaux et de serpents, ainsi que les récits du lion d'Androclès et du lion de Florence ; du reste les pratiques de nos dompteurs modernes prouvent que l'ascendant de l'homme sur l'animal n'est pas une chimère.

« Moïse nous représente l'homme comme établi par Dieu même, roi de la terre et des animaux qui l'habitent ; idée bien noble, sentie et célébrée par les païens eux-mêmes. Gardons-nous d'abjurer cette haute destinée. Comment se fait-il que de grands penseurs, après avoir vanté la majesté de l'homme, pour l'affranchir du joug des devoirs, cherchent à le dépouiller de sa royauté, en l'abaissant au rang de ses sujets ? N'est-ce donc pas assez que nous soyons dégénérés de l'intégrité et de la beauté primitives de notre nature, comme ne l'attestent que trop le dérèglement de nos penchants et nos malheurs ? Faut-il encore que, par une nouvelle dégradation, nous nous ravalions nous-mêmes au-dessous de ce que nous avons con-

servé de grandeur après notre chute ? Faut-il que nous prêtions l'oreille à ces docteurs bizarres qui, traçant la généalogie des êtres, nous font l'honneur de nous faire descendre de la race des singes : doctrine dégoûtante, qu'on a voulu fonder sur des ressemblances d'organisation physique. Mais ce parallèle qui ne prouverait rien, fût-il fondé, n'a pas même le triste mérite de l'exactitude. L'auteur de l'*Anatomie comparée* (1) a dit quelque part qu'on avait ridiculement exagéré la ressemblance de l'homme des bois avec nous. Laissons donc cette abjecte philosophie aux matérialistes qui peuvent s'y complaire. Pour nous, restons hommes, tels que Dieu nous a faits, raisonnables, libres, immortels comme Lui, et par tous ces dons, image réelle quoique imparfaite sans doute, de Celui même qui est notre créateur (2). »

Les rapports entre l'homme primitif et les animaux devaient être pacifiques, aussi l'idée de répandre le sang et surtout de se nourrir de chair ne pouvait se présenter d'abord à l'esprit du roi de la création. Ce ne fut que plus tard

(1) Cuvier.

(2) Frayssinous : *Défense du Christianisme* : 3^e édit.
p. 53.

que les tempéraments affaiblis eurent besoin d'une substance plus facilement assimilable et plus réconfortante. Alors la chair dut contribuer à nourrir la chair.

L'homme, aux débuts du monde, possède donc une alimentation exclusivement végétale, ce qui implique le travail. « L'homme est fait pour le travail, comme l'oiseau pour le vol (1). » Mais en cela, gardons-nous de voir un labeur difficile. La végétation a reçu l'ordre d'être féconde, elle obéit à son créateur. « Dieu, pour ne pas laisser sans emploi les forces du corps par qui nous tenons au monde inférieur, nous avait appelés au partage de son gouvernement temporel. Il nous avait donné la terre à garder et à féconder, non pas d'abord au prix de nos sueurs, mais par une administration qui tenait du commandement. La terre obéissante nous rendait en échange d'une culture royale et bénie une substance nécessaire au soutien de notre viagère immortalité. *Voilà, nous avait dit Dieu, je vous donne pour nourriture toute plante qui porte sa graine et tout arbre qui porte ses fruits* (2). »

(1) Job, v, 7.

(2) Lacordaire : *LII^e Conf.*

Ce n'est même que par le travail et le soin de l'homme que les meilleures espèces végétales ont pu parvenir jusqu'à nous. « Une particularité curieuse signalée par M. de Candolle (1), c'est la disparition comme plantes spontanées et à l'état sauvage de six ou sept de ces espèces, c'est-à-dire de 10 à 12 pour cent de celles dont la tradition a conservé le souvenir depuis l'origine des temps historiques. C'est ainsi que le maïs ne croît pas spontanément, le pois chiche, la lentille, le froment, la fève, n'ont été rencontrés que très rarement à l'état sauvage, et, même dans ce cas, il n'est pas certain que le transport fortuit de graines cultivées ne rende pas compte de ces faits exceptionnels. M. de Candolle explique cette extinction d'un certain nombre de plantes cultivées, par la guerre que font à leurs graines charnues, succulentes, sans défense extérieure, les rongeurs et les oiseaux qui s'en montrent si avides. Ce ne serait donc là qu'un cas particulier de cette lutte pour l'existence dont le darwinisme a fait le pivot des vicissitudes que subissent les espèces en conflit les unes avec les autres.

(1) *Origine des plantes cultivées.*

L'industrie humaine a heureusement prêté à ces espèces faibles son appui intéressé, et leur avenir est, par cela même, assuré (1). »

Si l'homme doit veiller sur les trésors que lui prodigue la terre et en assurer la conservation, il ne doit pas être moins diligent pour les animaux, surtout pour ceux qui partageront ses travaux et son existence. C'est pourquoi le Père céleste assigne la part qui leur revient : *toute herbe verte*, les graminées, les plantes inférieures. L'homme aura pour lui les espèces plus délicates, les fruits savoureux, *plantes faisant semence, arbres fructifiant*.

Cette loi de l'alimentation mérite réflexion. Elle est pour la nature un gage de grandeur plus qu'un témoignage de faiblesse. Qu'est-ce quel'alimentation, sinon la transsubstantiation ? Par elle le minéral entre dans le règne végétal, et celui-ci à son tour passe dans la substance de l'animal et de l'homme. Nous ne connaissons pas bien les effets de l'arbre de vie planté dans le paradis terrestre ; mais viendra le jour où le Fils de Dieu divinisera la transsubstantiation : alors toute la nature deviendra véritable-

¹⁾ *Journal des Villes et Campagnes*, 22 oct. 1882.

ment une chaîne entre le ciel et la terre (1).

La place assignée par Moïse à l'apparition de l'homme sur la terre est-elle bien exacte? On le croyait jusqu'à présent. On n'avait pu constater d'une manière sérieuse la présence de fossiles humains dans les terrains d'une certaine ancienneté. Mais vint la découverte et l'étude des silex taillés. Les imaginations travaillèrent et échafaudèrent la science préhistorique. Le prétexte était trouvé pour reculer l'antiquité de l'homme et affirmer la lenteur de sa formation. On trouva de ces fameux silex dans les terrains qualifiés miocènes. Moïse était donc pris en flagrant délit de fausseté, puisque si l'on ne retrouvait pas l'homme, du moins l'on retrouvait son œuvre à une date antérieure.

D'autres déclarèrent que ces silex étaient taillés non « par la main de l'homme, mais par un être *précurseur de l'homme*, une sorte de singe anthropomorphe, qu'on appelle du nom d'anthropisque ou futur homme. C'est l'idée qui domine dans les travaux de M. de Mortillet, et particulièrement dans un petit livre publié

(1) V. *Deux lois du monde*, 4^e édit. — P. Félix : *Conférences sur l'Économie antichrétienne devant l'homme*.

par M. Zaborouski, intitulé l'*Homme préhistorique*, et qui a pour but de répandre dans les masses la théorie du transformisme. Cet être bizarre, dont on ne fournit, bien entendu, aucun ossement, et qui n'a laissé aucune trace de son existence, cet *anthropisque*, puisqu'il faut l'appeler par son nom, a eu deux produits : l'un qui est toujours allé s'améliorant, c'est l'homme ; l'autre qui s'est dégradé de plus en plus, c'est le singe (1). »

Dans un autre ouvrage, *les Précurseurs de l'homme*, M. de Mortillet a construit un véritable roman sur des théories analogues, mais toujours sans pièces à l'appui (2).

Un fait peut démontrer combien il est facile de s'abuser sur l'antiquité des formations de terrain. En 1874, des travaux en exécution dans le bassin de Penhouët firent découvrir « des crânes à quatre mètres de profondeur au-dessous du niveau de la basse mer ; Broca leur attribua une haute antiquité ; il les fit dater de la période néolithique. — Cependant des découvertes ultérieures donnèrent à penser à M. Ker-

(1) *Annales de Philosophie chrétienne*. Avril 1880, p. 72.

(2) *Ibid.* Juillet 1880, p. 366.

viler, ingénieur des ponts et chaussées, que cette appréciation était exagérée. Il trouvait des objets de l'époque romaine; il finit par mettre la main sur un bronze portant l'effigie de l'empereur Tetricus, un bronze contemporain par conséquent du troisième siècle après Jésus-Christ. Les couches de terrain qui recouvraient ce bronze ne représentaient donc qu'une formation de 1600 ans! En divisant par 16 la hauteur de ces couches, il arrivait à attribuer à chaque siècle la formation d'un étage de 0^m37, l'ensemble des couches étant de six mètres. Deux mètres cinquante au-dessus du bronze de Tetricus, il avait trouvé des haches en pierre polie emmanchées dans une douille en corne de cerf. En évaluant la durée de cette formation sous-jacente d'après les indications fournies par les couches supérieures, il ne devait pas reporter au delà du sixième siècle avant Jésus-Christ l'âge de ces haches en pierre polie. On voit toute l'importance de cette découverte au point de vue de l'appréciation des faits. Si, dans certaines conditions particulières, un siècle peut suffire à la formation d'une couche géologique stratifiée de 0^m37, il y a beaucoup à rabattre de

beaucoup de chronologies préhistoriques ! — M. René Kerviler, étonné lui-même de ces résultats, cherchait à confirmer ses opinions, quand il eut la chance de pouvoir faire dans le même bassin de Penhoët la contre-épreuve de sa découverte. Il rencontra une coupe de terrain mise à découvert depuis plusieurs jours et d'une extrême netteté. On y distinguait, vue de profil, une multitude d'étages qu'il parvint à grouper en une centaine de couches. Chacune de ces couches comprenait trois étages, partout identiques et identiquement placés : sable, argile, débris végétaux, et chacune de ces couches à triple étage mesurait de 0^m33 à 0^m37. — C'était, comme il le dit lui-même, employant le langage de M. de Quatrefages, un chronomètre préhistorique qu'il venait de trouver. — Des conclusions aussi neuves parurent hardies ; il fallait s'y attendre. Elles furent combattues par M. de Mortillet, qui n'eut pourtant pas la bonne foi de se rendre sur les lieux pour contrôler les découvertes de M. Kerviler. — M. Kerviler a répondu : nous n'oserions pas dire que le dernier mot lui restera. Mais, ce que nous pouvons assurer, c'est que ses appréciations ont jeté un jour nou-

veau dans les études géologiques et qu'elles ont rendu suspectes les assertions des savants qui n'hésitent pas d'enfermer des milliers d'années dans une petite épaisseur de terrain (1). »

M. G. de Saporta, dans un travail aussi savant que lumineux, s'exprime ainsi au sujet d'éclats de silex recueillis par l'abbé Bourgeois dans les sables de l'Orléanais, près du village de Thenay : « Ces silex qui reculeraient jusque dans le miocène la présence de l'homme au centre de l'Europe, ont eu les honneurs de la dernière exposition, où chacun de nous a pu les voir de près. On sait pourtant que l'incrédulité persistante de beaucoup de savants oppose une fin de non-recevoir à cette découverte demeurée problématique, et au sujet de laquelle il vaut mieux ne pas insister. Des chocs fortuits, l'action du gel et du dégel, ou simplement les influences atmosphériques suffisent pour expliquer la présence de pareils éclats. Le fait en lui-même a trop d'importance pour qu'on l'admette sans preuves directes. A l'âge des silex de Thenay, la plupart des séries

(1) *Annales de Philosophie chrétienne* : Mai 1881, p. 785.

de mammifères encore loin de leur point d'arrivée, montrent le règne animal trop imparfait pour que l'homme y ait eu sa place marquée. Si une créature humaine capable de se fabriquer des instruments et connaissant le feu, puisque l'on admet l'intervention de cet élément, avait alors existé en France, les progrès une fois inaugurés ne seraient pas restés si longtemps arrêtés au même point. On aurait vu cet être marcher d'un étage à l'autre vers un état plus parfait, et de véritables sociétés humaines auraient fatalement peuplé le globe bien avant le quaternaire. Pourquoi d'ailleurs l'Orléanais aurait-il eu le privilège de garder seul des traces de cette nature? — Des bords de la Loire et des environs de Chartres aux grèves de la Somme, la distance est si petite, que c'est dans un étroit canton du nord de la France qu'il faudrait ramener le berceau originaire de toute l'humanité, son paradis terrestre! Assurément ce n'est pas impossible, il est vrai; mais il faut le dire aussi, ce n'est guère probable, et la réalité n'engendre généralement pas de telles et si étranges coïncidences. M. de Nadaillac ne voit comme nous, dans ces éclats de silex, que des fragments

dont l'utilité pratique ne semble pas saisissable (1). »

D'autres écrivains ont affirmé que la terre a subi une ou plusieurs périodes glaciaires durant lesquelles l'homme n'a pu subsister sur le globe. Or, ces froids intenses sont survenus après la création des mammifères et des grands quadrupèdes. D'où résulterait que l'existence de l'homme n'eut lieu que longtemps après l'apparition de ces animaux.

Cette difficulté présente plus d'apparence que de solidité. Plus que les êtres inférieurs du règne animal et du règne végétal, l'homme est apte à vivre sous toutes les latitudes. Où vit le renne aujourd'hui, nous y trouvons nos semblables. La raison, l'industrie, l'emploi du feu, voilà des ressources qui nous mettent en sûreté plus que l'animal qui n'a que le secours de la nature, voilà ce qui permet à notre race d'habiter les contrées polaires comme les pays tropicaux.

Au surplus, il est démontré que les régions glaciaires ont toujours été limitées. Soumise originellement à une température égale, comme le

(1) *Revue des Deux Mondes* : 15 octobre 1881, p. 841.

démontre la flore fossile du miocène polaire, la terre s'est refroidie par la suite dans ses parties les plus éloignées de l'Équateur.

Les zones tempérées ont été soumises, durant certaines périodes, à des pluies surabondantes. Ces pluies sont tombées en neiges sur les hautes cimes et ont formé des glaciers d'une grande puissance qui ont porté jusqu'à de longues distances les effets de leur travail. Aussi un écrivain a-t-il cru pouvoir donner le nom de *pluviaires* (1) aux époques généralement appelées *glaciaires*. Il y avait donc alors plus d'humidité que de froid, ce qui constitue une notable différence.

« On sait par expérience que des cimes lointaines couronnées de neiges permanentes, ensevelies, si l'on veut, sous les frimas, sont loin d'être un obstacle au climat tiède et modéré des plaines inférieures. A plus forte raison peut-on attribuer la même immunité à d'autres contrées, comme le centre, l'ouest et le nord-ouest de la France, alors (aux temps quaternaires) écartées des grandes chaînes, soustraites par conséquent à la visite ainsi qu'à

(1) M. de Rosemond.

l'influence directe des glaciers. Cette circonstance rend parfaitement compte de la présence à Moret, près de Fontainebleau, du figuier et du laurier recueillis par M. Chouquet dans les tufs quaternaires de cette localité. — Un climat très pluvieux, entraînant la chute d'une énorme quantité de neige sur le sommet des chaînes principales, accompagné, si l'on veut, d'un abaissement relatif assez marqué pour motiver les précipitations aqueuses et prolonger les hivers aux approches immédiats des massifs montagneux, un tel climat a dû amener une extension des glaciers du nord et du centre de l'Europe, sans impliquer pour le reste de ce continent la présence d'une température arctique défavorable soit à la multiplication des grands animaux, soit au développement des forêts nécessaires à leur alimentation (1). »

« L'extension des glaciers et les conséquences qu'elle a entraînées, si puissantes qu'on les suppose, ont toujours été un phénomène localisé, n'ayant jamais eu ni l'universalité, ni la signi-

(1) M. de Saporta : *Les Temps quaternaires* : Revue des Deux-Mondes, 15 sept. 1881, p. 369.

fication qu'on lui attribue d'ordinaire, comme s'il était l'expression d'une ère de froid intense substituant partout les plantes et les animaux des régions arctiques à ceux qui avaient prévalu jusqu'alors... Ces opinions n'ont pour elles que l'apparence; elles sont nées d'une illusion et chez des hommes, remarquons-le, d'une science incontestable, mais qui placés en Suisse, en Suède, en Angleterre, c'est-à-dire dans des contrées jadis occupées par les glaces, ont été portés à étendre outre mesure la conséquence des phénomènes dont ils saisissaient de près toute la grandeur. Enveloppé par l'ombre d'une montagne que l'on touche, on croit aisément que la nuit est tombée partout ailleurs (1). »

Ces faits sont constatés pour l'Europe : or le berceau de l'humanité, de l'accord général, paraît avoir été placé dans un climat plus chaud que le nôtre. L'objection n'a donc pas la portée que certains esprits lui attribuaient avant que les études fussent assez complètes.

L'œuvre divine est achevée. L'architecte

(1) M. de Saporta : *Les Temps quaternaires* : Revue des Deux-Mondes.

suprême jette un coup d'œil sur le tout, et le tout s'harmonise dans des proportions merveilleuses : aucun rouage du mécanisme ne laisse à désirer, chaque être remplit son but ; en un mot, *tout est très bien*. « Chaque chose en détail est bien simplement, mais l'ensemble est très bien (1). » Non seulement chaque partie, non seulement le tout peut remplir son but utilitaire, mais chaque chose, mais l'univers le fait avec souplesse, grâce, élégance, majesté : en un mot le bien s'unit au beau dans le degré le plus élevé. Le mot *bien* du texte original a toute cette portée.

(1) S. Aug. *Confess.* L. XIII. c. XXVIII.

CHAPITRE DIXIÈME

LE REPOS SACRÉ

Gen. II, 1-3.

Les cieux et la terre et tout leur ensemble étaient achevés ;

Dieu avait achevé le septième jour toute l'opération qu'il avait faite, et le septième jour il cessa toute l'opération qu'il avait faite.

Dieu bénit le septième jour et le sanctifia, parce qu'en ce jour il cessa toute son œuvre de création et de production.

La Vulgate traduit : *Dieu se reposa de son œuvre.* Dieu n'ayant pas besoin de repos, le

sens qui s'offre naturellement à l'esprit est celui-ci : jusqu'ici la nature a été en quelque sorte surmenée pour passer du néant à l'être, du chaos à la perfection suffisante. Son Créateur maintenant l'abandonne au cours paisible et régulier qu'elle doit conserver jusqu'au terme de son existence. Si la nature avait toujours marché son allure d'aujourd'hui, non seulement il eût fallu des milliers de siècles pour la mettre dans la situation où nous la voyons, mais il n'y aurait pas encore de place pour nous.

Tout ce qui est nécessaire au fonctionnement de la nature existe. Doit-il résulter de là que le Créateur n'a plus rien à faire pour la nature, qu'il s'en désintéresse, en un mot, qu'il s'enveloppe désormais dans un repos stérile et égoïste ? Jésus-Christ nous fait connaître la vérité sur ce point. Il venait de guérir miraculeusement un malade le jour du sabbat. Les Juifs murmuraient. Le Messie leur répond : « Mon Père agit jusqu'aujourd'hui, et moi aussi j'agis (1). » Le repos divin n'est pas le sommeil, la Providence veille sans cesse. Sa vigi-

(1) Joan. v, 17.

lance n'est pas la curiosité; elle ouvre l'œil pour être prête à écarter le mal et à faire arriver le bien, c'est dire qu'elle est essentiellement active.

Beaucoup de gens s'illusionnent donc, quand ils prétendent sanctifier le repos sacré par l'oisiveté: c'est pour le bien seul que nous devons suspendre nos occupations ordinaires, c'est le bien qui doit absorber les heures du jour que le Seigneur s'est réservé.

Le grand Lacordaire expose excellemment la doctrine mosaïque et catholique sur ce point: « Dieu, dit-il, bénit le septième jour et le déclara saint, parce qu'en ce jour-là il avait cessé de créer et de faire son œuvre. » Telle est la proportion du travail temporel au travail spirituel, du travail du corps au travail de l'âme, selon que Dieu l'a déterminée par l'exemple souverain de sa propre opération. Si la question eût dépendu de l'homme, on peut affirmer qu'elle n'eût pas été résolue de la sorte. Maintenant même que nous connaissons la loi, sommes-nous capables de nous l'expliquer? Pourquoi le nombre sept exprime-t-il la totalité des deux genres de travaux? Pourquoi le travail spirituel ne doit-il s'élever qu'à

la septième partie du travail temporel ? Pourquoi celui-ci est-il de six jours continus, et non pas d'un temps plus court ou plus long ? Y a-t-il dans les forces du corps rien qui nous indique cette juste mesure ? dans les relations du corps et de l'âme, rien qui nous conduise à cette proportion de six à un ? Ou bien, est-ce la nature qui nous la révèle par l'harmonie générale de ses lois ? Non... C'est en lui-même, dans les mathématiques supérieures et mystérieuses de sa propre nature, que Dieu a choisi le nombre qui convenait au règlement de notre double activité. Aussi n'est-ce pas seulement dans l'œuvre de la cosmogonie que ce nombre apparaît ; il joue un rôle considérable dans tout le reste des opérations divines, telles que l'Écriture nous les a manifestées. Nous le voyons reluire dans les sept semaines d'années du jubilé hébraïque, dans les sept branches du chandelier de Jérusalem, dans les sept dons du Saint-Esprit, dans les sept sacrements de l'Église, dans les sept sceaux de l'Apocalypse, et dans une multitude d'occasions qu'il serait trop long d'énumérer. Presque à chaque page des saints livres, son importance nous est marquée par l'emploi que Dieu en fait direc-

tement ou indirectement. — Bref, aux yeux de la raison pure, le nombre sept est un nombre arbitraire ; aux yeux de la raison éclairée par la foi, c'est un nombre divin ; aux yeux de l'histoire, c'est un nombre traditionnel ; aux yeux de l'expérience, c'est un nombre qui a concilié les besoins et les devoirs du corps avec les besoins et les devoirs de l'âme. Six jours de travail temporel ont suffi à l'homme dans tous les temps et sous tous les climats pour gagner sa subsistance sans affaiblir ses forces, pour féconder la terre sans compromettre sa santé ni son bonheur ; le septième jour consacré au repos dans le culte de Dieu lui a suffi pareillement pour rajeunir son âme, conserver la vérité, réchauffer son amour, marcher enfin paisiblement et joyeusement vers le terme auguste d'une créature bénie de Dieu... Voulez-vous rompre l'équilibre de l'activité humaine, engendrer l'avilissement des âmes, l'oppression des faibles, la cupidité de tous et la misère du plus grand nombre ? Le voulez-vous ? Il vous est facile : touchez à la loi du travail telle qu'elle a été promulguée par l'œuvre de la création ; augmentez le travail temporel ; diminuez, par la violence ou la ruse, le travail

spirituel; abandonnez l'homme à l'inspiration de sa convoitise et à la volonté de ses maîtres; faites cela et vous serez assurés d'en recueillir le fruit dans une génération qui vous satisfera, si vous aimez la dégradation morale et physique de l'humanité. — Je dis la dégradation physique autant que la dégradation morale; car l'observance du septième jour n'a pas été établie seulement dans une vue de sanctification religieuse, mais aussi et directement dans une vue de conservation terrestre. « Comme le but de Dieu était de nous tracer par son exemple la règle de notre activité, il s'ensuit qu'il nous recommandait deux choses à la fois: le repos et la sanctification du septième jour. Et si vous en doutez, si vous ne croyez pas que Dieu tienne à si haut prix le bien-être équitable du corps de l'homme, écoutez-le proclamant de nouveau par Moïse, au pied du Sinaï, la grande loi du sabbat: *Tu travailleras six jours: le septième est le sabbat, c'est-à-dire le repos du Seigneur ton Dieu. Tu ne feras aucune œuvre en ce jour-là, toi et ton fils et ta fille, ton serviteur et ta servante, et ton bœuf et ton âne, et tous les animaux domestiques, et l'étranger qui est*

entre tes portes (1). Voilà la loi. Or, écoutez-en la raison que Dieu donne immédiatement : *Afin, dit-il, que ton serviteur et ta servante se reposent comme toi* (2). Et allant plus loin encore, il disait dans une autre rencontre à tout le peuple assemblé : *Tu travailleras six jours; le septième tu cesseras de travailler, afin que ton bœuf et ton âne se reposent, et que se rafraîchissent le fils de ta servante et l'étranger* (3). Ici Dieu stipule en faveur des animaux qui partagent le travail de l'homme ; il les associe au bénéfice de sa miséricordieuse providence, et puisqu'ils se fatiguent avec la créature raisonnable, il veut que le repos de la créature raisonnable s'étende jusqu'à eux. Vous reconnaissez là le cœur de Dieu, et si votre intelligence doutait encore tout à l'heure du sens temporellement philanthropique attaché par l'Écriture à la loi du septième jour, il ne vous reste plus d'excuse devant des textes qui défient l'interprétation par leur clarté. Écoutez cependant encore. Après que Dieu a recommandé à son peuple

(1) *Deut.* v, 13-14.

(2) *Ibid.*

(3) *Ex.* xxiii, 12.

l'observance du sabbat au profit des plus pauvres et des plus laborieux, il termine par cette solennelle adjuration : *Souviens-toi que tu as servi toi-même en Égypte, et que le Seigneur ton Dieu t'a tiré de là avec une main puissante et un bras étendu, et c'est pourquoi il t'a ordonné d'observer le jour du sabbat* (1). Ainsi c'est en mémoire de la servitude d'Égypte et en la leur rappelant que Dieu impose à la postérité de Jacob la charte du repos dans le travail, c'est-à-dire la charte première et fondamentale de toute liberté. Car, qu'est-ce que la liberté d'un homme attaché à la glèbe d'un labeur sans rémission ? Qu'est-ce que la liberté d'un corps qui ne se relève jamais vers la voûte du ciel, et la liberté d'une âme qui ne relève jamais vers la lumière de Dieu (2) ? »

L'homme doit un culte à son auteur, et ce n'est pas l'arbitraire qui doit le régler. Par la suite des temps, divers bienfaits de Dieu furent le point de départ d'autant d'anniversaires célébrés par des rites quelconques. A l'origine,

(1) *Deut.* v, 15.

(2) *Conf.* LII.

la création se trouvait seule présente à l'esprit humain, aussi, dès lors, la fin de la période sacrée, le septième jour en consacre la mémoire. Plus tard, sur le Sinaï (1), Dieu ne fera qu'en raviver le souvenir et la pratique.

Cette loi fondamentale du sabbat est-elle particulière à la race d'Abraham ? Des auteurs l'ont prétendu. Dom Calmet n'y voit qu'un moyen établi de Dieu pour trancher la séparation entre Israël et les peuples infidèles (2). M. Th. Henri Martin soutient qu'elle est spéciale au peuple hébreu. Mais il se contente de démontrer qu'elle n'était en pratique ni chez les anciens Égyptiens, ni chez les Grecs, ni chez les Romains (3). Mais il faut considérer qu'en Egypte, la race de Cham, moins fidèle que les autres au culte du vrai Dieu, exerçait une évidente prédominance. Quant aux Grecs et aux Romains, leur civilisation est relativement récente, et lorsqu'ils font leur apparition dans l'histoire, l'éloignement des origines a pu

(1) *Ex.*, xx, 8-11.

(2) *Comment. sur l'Ex.*, xxxi, 17.

(3) *Annales de Philosophie chrétienne* : janv. 1882, p. 289 et suiv.

facilement oblitérer la notion de la division septénaire des jours. Et toutefois, l'on peut s'étonner de la facilité qu'ils ont mise à l'adopter de nouveau, pour nous la transmettre avec ses noms païens.

Un fait cependant paraît acquis sous ce rapport. « M. Formby (1) démontre que la loi du sabbat fut toujours connue. Pour ne rappeler qu'un exemple de ses arguments empruntés à des sources profanes, il cite les paroles du célèbre assyriologue G. Smith (2) : *Diverses fêtes étaient prescrites, parmi lesquelles il faut surtout remarquer les sabbats célébrés parmi les Assyriens aussi bien que parmi les Juifs.* Une inscription cunéiforme, où se lit l'histoire de la création, contient ces mots : *Il a imposé un jour de fête au septième jour, et il a ordonné de suspendre tout travail* (3). »

M. Vigouroux dit à ce sujet : « Si ce sens était prouvé, nous aurions là l'origine des néoménies (chez les Chaldéens), de la semaine et du sabbat. Nous savons d'ailleurs sûrement,

(1) *Safeguards of divine faith.*

(2) *Assyria from the earliest times*, p. 13, 14.

(3) *Annales de Philosophie chrétienne* : oct. 1882, p. 94.

par un calendrier découvert par M. G. Smith, en 1869, que les Assyriens observaient le sabbat, et que ce jour-là il ne leur était point permis de travailler (1). »

On retrouve des traces de la semaine chez les Chinois, les Japonais, les Hindous, les Grecs et les Arabes anciens (2).

(1) M. Vigouroux : *La Bible et les découvertes modernes*, t. I, p. 187, note. 2^e éd.

(2) Bergier : *Dictionnaire de théologie*. Art. *Semaine*.
— Gainet : *La Bible sans la Bible*, t. I, p. 77, 2^e éd. —
Darras : *Histoire générale de l'Église*, t. I, p. 177.

CHAPITRE ONZIÈME

DE LA COSMOGONIE BIBLIQUE

Quel est l'auteur du récit qui ouvre le Pentateuque ? Pendant des siècles l'honneur de cette composition revint à Moïse. Les Juifs, mieux que personne, devaient savoir la vérité sur ce fait. Or, chez eux, jamais ne se manifesta l'ombre d'un doute à cet égard. Ce peuple, dans ses migrations à travers le monde, a fait connaître le nom de son législateur, et les païens ne virent aucun motif de leur refuser créance, pas plus que nous ne contredisons à l'existence de Mahomet, de Confucius, et autres fondateurs de doctrines religieuses.

Héritiers de l'ancienne Alliance, nous avons

recueilli tous ses livres, et notre divin Maître nous apprit à vénérer Moïse comme l'un de ses précurseurs les plus autorisés.

Mais il vint un temps où l'autorité maternelle de l'Église parut un frein trop dur contre les passions. On lui arracha ses Écritures, appui de ses oracles, pour les confier à l'interprétation arbitraire des plus ignorants. Les sectaires mirent dans les mains du peuple des traductions où le style ne brille pas plus que l'exactitude, et lui dirent : Tire de là ta croyance et tes mœurs.

L'interprétation personnelle devait fatalement engendrer l'incrédulité. Aussi, sans nier l'existence de Moïse, on lui déroba sa gloire d'écrivain digne de considération ; on insinua même qu'il était étranger à la composition du Pentateuque.

On nia la possibilité pour lui d'écrire, à l'époque où il vivait, un ouvrage de longue haleine. On ne prévoyait pas l'arrivée des assyriologues et des égyptologues, qui ont déterré de nombreux textes écrits antérieurement à la naissance de Moïse. Avant lui, déjà, les caractères avaient une valeur alphabétique, et permettaient la rédaction de livres développés.

Sa sincérité fut mise en doute. C'était, disait-on, un poète qui se donnait libre carrière dans le domaine mythique. Le récit de la création renferme, il est vrai, des sublinités de premier ordre, mais elles jaillissent du sujet même. Le style reste dans la tonalité la plus simple et la moins métaphorique. Comparez la cosmogonie d'Israël avec celle des autres peuples, Assyriens, Chaldéens, Égyptiens, Phéniciens, Indiens, Grecs, Latins : dans toutes vous trouverez le style imagé, les allégories : les Hébreux seuls possèdent un narré positif où ne se remarque aucune tendance à l'ornementation. Les caractères métriques du rythme usité chez eux, le parallélisme, en un mot, les traits attribués à la poésie du peuple de Dieu (1), font défaut dans le début de la Genèse. Les morceaux de poésie qui sont intercalés dans le texte du Pentateuque sont facilement reconnaissables : la cosmogonie mosaïque ne porte nullement un cachet différent de la prose ordinaire. Seule, la grandeur des choses et la nerveuse sobriété du style en font la beauté.

Selon d'autres, l'auteur était un philosophe

(1) V. Dr Bickel : *Mettrices biblicæ regulæ*.

qui bâtit un système ingénieux, peut-être, basé, non sur des faits, mais sur des déductions métaphysiques. Son récit est simplement « un apologue, une hypothèse cosmogonique (1). » Certains écrivains ne voient plus dans la Bible que des symboles. La Genèse du monde, Adam, Caïn et Abel (2), Job, etc., etc., ne sont plus que des allégories. Système absurde qui finirait par dénier l'existence de nos ancêtres.

Moïse n'est pas un métaphysicien, pas plus qu'un conteur de fables : c'est un docteur de la vérité, qui affirme dès le début l'existence d'un Dieu, d'un Créateur, et l'obligation pour l'humanité reconnaissante de célébrer périodiquement sa naissance.

« Le premier chapitre de la Genèse est l'introduction d'un livre essentiellement historique. La substance du livre est historique, le commencement l'est aussi. Dieu fait du sabbat de la création la base du sabbat hebdomadaire.

(1) Redslob, cité par Mgr Meignan : *Le monde et l'homme primitif selon la Bible*. Chap. 1^{er}.

(2) *Archives israélites*, chap. xiv, p. 613. — Voir M. Vigouroux : *La Bible et les découvertes modernes* : t. I, p. 108, 2^e édition.

Un commandement précis, obligatoire, ne repose pas sur une vague poésie, un récit en l'air (1). »

Ce qu'on voulait éviter à tout prix, c'était de considérer l'écrivain sacré comme un historien véridique, comme un docteur autorisé. Cependant Moïse n'est pas fort éloigné d'Abraham : or, ce patriarche avait rapporté de la Chaldée la vérité comme un précieux trésor qui menaçait de se perdre. Les récits qu'il avait entendus de ses pères, presque contemporains d'Adam, il les avait transmis à ses enfants.

En tout cas, le guide le plus sûr avait dicté l'histoire à Moïse sur le Sinaï, comme il l'avait fait pour Adam dans le paradis. Car, il faut bien en revenir là : l'homme n'a pu connaître par lui-même les origines du monde, puisqu'il n'y assistait pas : il faut admettre la révélation. S'il fallait s'attendre à nos géologues, qui, du temps de Cuvier, professaient déjà plus de quatre-vingts systèmes différents, la vérité tarderait probablement longtemps à percer tous les nuages.

La critique moderne le prit sur un ton plus

(1) Mgr Meignan. *Op. cit.* III, chap. 1^{er}.

tranchant encore. Si Moïse a tenu la plume, les livres que nous possédons sous son nom ne viennent pas de lui : ils sont l'œuvre d'Esdras, ou de rabbins plus rapprochés de nous.

Pour ce qui est d'Esdras, écoutons Bossuet : « Si cette sainte loi demeure si profondément oubliée qu'il soit permis à Esdras de la rétablir à sa fantaisie, ce n'était pas le seul livre qu'il lui fallait fabriquer. Il lui fallait composer en même temps tous les prophètes anciens et nouveaux, c'est-à-dire ceux qui avaient écrit avant et durant la captivité ; ceux que le peuple avait vu écrire, aussi bien que ceux dont il conservait la mémoire ; et non seulement les prophètes, mais encore les livres de Salomon, et les Psaumes de David, et tous les livres d'histoire, puisqu'à peine se trouve-t-il dans toute cette histoire un seul fait considérable, et dans tous les autres livres un seul chapitre qui, détaché de Moïse, tel que nous l'avons, puisse subsister un seul moment. Tout y parle de Moïse, tout y est fondé sur Moïse ; et la chose devait être ainsi, puisque Moïse et sa loi, et l'histoire qu'il a écrite, étaient en effet, dans le peuple juif, tout le fondement de la conduite publique et particulière. C'était, en vérité,

à Esdras une merveilleuse entreprise, et bien nouvelle dans le monde, de faire parler en même temps avec Moïse tant d'hommes de caractère et de style différents, et chacun d'une manière uniforme et toujours semblable à elle-même, et faire accroire tout à coup à un peuple que ce sont là les livres anciens qu'il a toujours révévés, et les nouveaux qu'il a vu faire, comme s'il n'avait jamais ouï parler de rien, et que la connaissance du temps présent, aussi bien que celle du temps passé, fût tout à coup abolie. Tels sont les prodiges qu'il faut croire, quand on fait Esdras auteur du Pentateuque (1). »

D'après les affirmations de certains critiques, les écrits mosaïques ne seraient qu'une compilation posthume de fragments rédigés à différentes époques. On en trouverait la preuve dans l'emploi du nom *Élohim* ou *Jéhovah*. Ce dernier nom fut celui que Moïse adopta; tout passage où se trouve *Élohim*, lui est antérieur. D'où résulte au moins double rédaction : l'une *jéhoviste*, l'autre *élohiste*. D'après le rationalisme, deux écrivains ont suffi pour les ori-

(1) *Disc. sur l'Hist. univers.* II^e partie, ch. xxviii.

gines; mais, par la suite, les élohistes et les Jéhovistes se multiplièrent et rédigèrent la presque totalité du canon judaïque. Le nom des auteurs mis en tête de chaque livre ne serait donc que fictif, et l'unité laisserait à désirer : en d'autres termes, la Bible ne serait pas authentique.

Or, le récit de la création est élohiste, donc il ne vient pas de Moïse. Cette assertion est loin d'être justifiée. Dieu fit connaître son nom de Jéhovah dans la manifestation du buisson ardent; mais ce n'est pas une raison pour que Moïse, avant comme après le récit de ce fait, n'ait employé les deux expressions pour désigner le même Être souverain. Nos auteurs chrétiens, en parlant de Jésus, emploient diverses dénominations, sans que pour cela la plume soit tenue par plusieurs mains.

Même en narrant sa vision d'Horeb, Moïse emploie les deux termes d'Élohim et de Jéhovah. Il ne faut donc pas s'exagérer l'importance des minuties cherchées et dénaturées par une critique aux abois.

Au surplus, l'historien hébreu n'inventait pas. Il est le continuateur d'Abraham. Or, les monuments contemporains d'Abraham ou an-

térieurs à lui, les tablettes cunéiformes, nous reproduisent, tant pour la création que pour les autres faits primitifs de la chute et du déluge, beaucoup de circonstances identiques au récit mosaïque; cependant la critique moderne prétend voir divers auteurs dans la Genèse, tandis que la science trouve unité de rédaction dans les récits assyriens.

M. Vigouroux raisonne avec beaucoup de justesse quand il s'exprime ainsi : « Dans l'histoire biblique de la création et de la chute, le chapitre premier et les trois premiers versets du chapitre II de la Genèse sont généralement attribués à l'élohiste; le reste du chapitre II et le chapitre III sont attribués au Jéhoviste, et considérés comme renfermant un nouveau récit de la création. Mais le poème cunéiforme contient aussi bien la description élohiste des six jours de la création que la relation jéhoviste de la chute de l'homme. Il ne sera donc plus possible désormais de tirer de l'emploi différent de ces deux noms de Dieu une prétendue preuve de différence d'âge entre les deux fragments; on ne pourra pas en conclure davantage que Moïse n'a pu les écrire, puisqu'il est constaté que les deux récits existaient,

dans la tradition, antérieurement à Moïse (1). »

On peut appliquer pareillement à la création les conclusions du même auteur au sujet du déluge : « La tablette assyrienne nous prouve que les diverses sections du récit de la Genèse ne sont pas des passages parallèles, sans cohésion et sans unité, cousus entre eux, bon gré mal gré, par un rédacteur peu intelligent, longtemps après Moïse, puisqu'ils existaient tous, ne formant qu'un seul tout, longtemps avant Moïse. Du moins ne pourra-t-on pas contester que le législateur des Hébreux n'ait pu nous les laisser sous leur forme présente, car il avait incontestablement sous la main tous les éléments de son récit, dans les traditions apportées de Chaldée par Abraham (2). »

De ce que la Genèse assyrienne existait avant Moïse, s'ensuit-il qu'il l'ait copiée ? La réponse à cette question peut se faire tout simplement par la comparaison des deux exposés.

Le système cunéiforme a été mis en lumière principalement par M. Georges Smith. Ce savant a retrouvé dans la bibliothèque de

(1) M. Vigouroux : *La Bible et les découvertes modernes*, t. I, p. 191, 2^e éd.

(2) Id., *ibid.*, p. 254.

Ninive douze fragments concernant l'origine des choses. C'est la reproduction d'un travail beaucoup plus ancien.

Le début a été cité au premier chapitre, page 12. Il faut faire à ce sujet les observations suivantes :

On trouve ici le plus parfait accord entre les Hébreux et les Ninivites. L'Assyrie a même consacré le *Tohu-bohu* de la Bible dans la personnification de *Bahu*, dieu du Chaos. L'abîme ou le gouffre des vagues, en hébreu *Tehom*, est devenu *Tihanti*, déesse dont le nom désigne la mer.

Cependant, entre les deux récits se trouve une différence énorme. Moïse explique tout par ces deux mots : *Dieu créa* ; tandis que l'Assyrie nous livre un problème sans solution, un poème sans héros, un effet sans cause.

L'Église enseigne (1) que les anges ont été créés en même temps que le ciel ; Moïse ne mentionne pas leur création (2).

Les Assyriens au contraire nous présentent l'origine de leurs dieux dans l'apparition générale des êtres.

(1) Concile de Latran sous Innocent III.

(2) V. chapitre premier de cet ouvrage.

- « 7. Autrefois les dieux n'existaient pas encore,
- « 8. Aucun nom n'était nommé, aucun destin déterminé,
- « 9. Et furent faits les grands dieux,
- « 10. Le dieu Lakmu, le dieu Lakamu existèrent (seuls)
- « 11. Jusqu'à ce qu'ils augmenta (leur nombre).
- « 12. Les dieux Assur et Kissur naquirent alors. »

Il est admis en théologie que la lutte des anges rebelles eut lieu dans l'origine, et bon nombre de docteurs affirment que l'homme fut créé pour remplir les vides occasionnés par cette défection des premiers enfants de Dieu. Nous retrouvons cette tradition chez les vieux Assyriens. M. Fox Talbot communiquait le 1^{er} février 1876 cette pièce importante à la société d'Archéologie biblique de Londres :

- « 5. Dieu dit trois fois le commencement d'un psaume.
- « 6. Le dieu des chants sacrés, le seigneur de la religion et du culte
- « 7. Fit asseoir mille chanteurs et musiciens, et il établit un chœur.

- « 8. Qui devait répondre en masse à son hymne.
« 9. Avec un grand cri de mépris, ils interrompirent son chant sacré,
« 10. Troublant, mêlant, confondant son hymne de louange.
« 11. Le dieu de la brillante couronne résolut de dompter la révolte,
« 12. Il fit retentir une trompette qui aurait réveillé les morts,
« 13. Qui à ses anges rebelles empêcha le retour.
« 14. Il fit cesser leur service et les envoya aux dieux qui étaient ses ennemis.
« 15. En leur place il créa le genre humain. »

L'une des tablettes génésiaques de Ninive contient cette observation : « C'était satisfaisant tout ce qui avait été fixé par les grands dieux. » Elle rappelle cette mention biblique : « Et Dieu vit que c'est bien. »

Il est bon aussi de relever un passage qui peut aider à l'intelligence du v 14 du premier chapitre de la Genèse, verset sur lequel les interprètes ne sont pas tous d'accord :

- V^e Tablette.* « 2. Les étoiles, leur forme (en forme) d'animaux il arrangea.
- « 3. Pour fixer l'année par l'observation de leurs constellations,
- « 4. Douze mois (ou signes) d'étoiles en trois séries il arrangea,
- « 5. Du jour où l'année commence jusqu'à sa fin. »

Il faut noter une légère divergence entre les deux cosmogonies : les Chaldéens mentionnent la lune avant le soleil. Cela tient à la prépondérance de leur culte pour l'astre des nuits.

Un point qu'il est bon de signaler, c'est la division d'un côté comme de l'autre des animaux terrestres en trois catégories : « Animaux des champs, bêtes des champs, et animaux rampants des champs. »

De la comparaison des deux genèses il est légitime de conclure : 1° qu'elles ont eu le même point de départ ; 2° que Moïse n'a pas voulu tirer un roman de son imagination, mais qu'au contraire il a conservé les véritables

notions des origines dans un récit simple et lumineux (1).

La cosmogonie chaldéenne étant celle qui jusqu'à présent offre les plus antiques sources d'information, ayant été certainement connue d'Abraham, l'ancêtre de Moïse, il était bon de s'y attacher avec quelque détail. Mais presque toutes les races ayant conservé quelques parcelles de la vérité primitive, il convient de jeter un coup d'œil sur quelques-unes de leurs traditions originelles.

Les Étrusques admettent que le monde a été formé en six périodes de mille ans chacune. Quoique bien éloignés des exigences de certains savants modernes pour la prolongation indéfinie de la formation primordiale, ils s'en rapprochent cependant.

Quoique déjà cette question ait été soumise au lecteur, celui-ci voudra bien permettre une certaine insistance sur ce point de mire de tant d'opinions, de tant de systèmes. Mgr Frayssinous y apporte le charme qui résulte des idées claires. Le docte évêque ne repousse pas le

(1) V. M. Vigoureux : *La Bible et les découvertes modernes*, t. I, p. 169-192, 2^e éd.

système des périodes plus ou moins longues, mais il paraît pencher plutôt de l'autre côté. « Suivant Moïse, c'est un Dieu créateur, maîtrisant la matière à son gré, faisant tout par sa volonté toute-puissante, qui a donné l'existence à tout ce qui compose cet univers. Dès lors il ne s'agit pas de vouloir appliquer à ces opérations immédiates de la toute-puissance divine les règles que présente le cours ordinaire de la nature. Qui nous dira si, dans cette première formation des choses, Dieu n'a pas hâté l'action des agents naturels, et rendu plus rapide le développement des êtres ? Pourquoi n'aurait-il pas pu former en un instant, d'un seul jet, ces masses de granit qui sont comme la charpente du globe terrestre, de même que plus tard nous voyons qu'il créa les animaux et l'homme dans l'état adulte, dans l'âge de la maturité ? De quel droit voudrait-on juger cette action créatrice de la cause première, dans l'origine du monde, d'après l'action lente et progressive des causes secondes qui perpétuent le monde une fois établi (1) ? »

Outre cette différence de la période mil-

(1) *Défense du Christianisme*, t. II, p. 44, 3^e éd.

lénnaire catégoriquement posée, la genèse étrusque distribue les diverses formations un peu différemment : 1° le ciel et la terre ; 2° le firmament ; 3° les eaux ; 4° le soleil et la lune ; 5° les âmes des oiseaux, des reptiles et autres animaux vivant dans l'air, sur la terre et dans les eaux ; 6° l'homme, dont la race durera autant que la création (1).

Le Zend-Avesta, fidèlement conservé par les Parsis de l'Inde, qui abandonnèrent la Perse pour ne pas devenir musulmans, paraît avoir été rédigé dans le VI^e siècle avant notre ère. Aussi sa cosmogonie paraît s'être inspirée des genèses juive et chaldéenne. Les six périodes sont inégales : 1° Ormuz avec les six Amschaspands ou génies du bien, produit le ciel en quarante-cinq jours et célèbre la fête du *Gâhanbar* ; 2° en soixante jours, il donne l'eau et recommence la fête ; 3° soixante-cinq jours sont employés à la formation de la terre, nouvelles réjouissances ; 4° les arbres réclament le travail de trente jours : autre *Gâhanbar* ; 5° les animaux sont l'œuvre de quatre-vingts

(1) V. Suidas. V. *Tyrrhenia*. — Cantu, *Hist. univers.* t. II, p. 434 (1844). — Mgr Meignan : *Le monde et l'homme primitif selon la Bible*, ch. 1.

jours, suivis de divertissements; 6° en soixante-quinze jours l'homme est formé, la fête est encore solennisée (1). Les longueurs variées de chaque période du Zend-Avesta paraissent bien fantaisistes. On n'y retrouve ni la création de la lumière, ni celle des astres. Une divergence plus notable, c'est que le démiurge des Perses n'est qu'une divinité secondaire et qu'il est assisté dans son œuvre de simple organisation, non de création, par les six Amschapands. Le Dieu d'Israël, au contraire, crée et façonne son œuvre par la seule puissance de sa parole, ou, ce qui revient au même, de sa volonté.

Sans se rapprocher aussi près des données bibliques sur la création, d'autres peuples en ont cependant conservé des traits frappants, lueurs éparses sur des chaos d'erreurs.

Manou s'exprime ainsi : « L'univers visible n'était que ténèbres, incompréhensible à l'intelligence, indistinct, ne pouvant être connu ni par les procédés logiques du raisonnement, ni par la sagesse humaine, et comme endormi de toutes parts.

(1) V. Anquetil-Duperron : *Zend-Avesta*, t. II, p. 82-87. éd. in-4. — Darras : *Hist. gén. de l'Église*, t. I, p. 87-89.

« Alors le grand Pouvoir existant par lui-même, lui-même n'étant point vu, mais rendant l'univers visible, avec les éléments primitifs et les autres grands principes, se manifesta dans toute la puissance de sa gloire, dissipant les ténèbres.

« Lui que l'esprit seul peut concevoir, dont l'essence échappe aux organes des sens, l'indécouvert et l'indécouvrable, l'éternel, le principe formateur de toutes les créatures, qu'aucune créature ne peut comprendre, apparut dans toute sa splendeur.

« Lui, l'*Esprit suprême*, ayant résolu de faire sortir de sa propre substance corporelle les créatures diverses, *il produisit d'abord les eaux, et il déposa en elles une semence productive*. Celle-ci devint un œuf brillant comme l'or, éclatant de mille rayons (1). »

Ce début est majestueux, mais il sert de prélude aux récits des émanations et des transformations inintelligibles de Brama. Toutefois, à part l'erreur panthéistique et la corporalité divine, le passage qui vient d'être cité n'en

(1) *Traduction* de Loiseleur-Deslongschamps. — V. Darras : *Hist. générale de l'Église*. t. I, p. 95.

conserve pas moins d'une manière étonnante l'état liquide où débuta la matière, et le rôle de l'Esprit de Dieu qui la féconde à l'origine.

S'il faut considérer Sanchoniaton comme un fidèle interprète de la cosmogonie phénicienne, elle s'éloignerait beaucoup de la création mosaïque. Cependant les Phéniciens furent non seulement les voisins des Hébreux, mais leurs territoires furent à peine délimités, et les deux nations eurent ensemble des rapports nombreux. Aussi Voltaire (1) ne manqua pas de considérer la Phénicie comme le berceau de la théologie pour Israël.

Cependant les points de contact sont vagues et rares. Que le lecteur en juge :

« Le principe universel des êtres est un air caligineux fécondé par un esprit, ou plutôt par le souffle de l'Esprit agissant sur les ténèbres et l'obscur chaos.

« Ces éléments infinis dans leur essence, demeurèrent plusieurs siècles dans cet état d'infini.

« Mais quand l'Esprit s'enflamma de désir, dans la contemplation de ses propres principes,

(1) *Dictionn. philos.* Art. *Genèse*.

il se consumma une union qui donna naissance à *Pothos* (le Cupidon des Grecs).

« Ce *Pothos* (ou désir) fut le principe originel de tous les êtres ; quant à l'Esprit lui-même, il ne connaissait pas sa propre origine.

« De l'union de l'Esprit avec le Désir naquit *Môth*.

« Par ce nom, les uns entendent le limon de la terre, d'autres la fermentation de l'élément aqueux mêlé à l'élément terrestre, qui produisit tous les germes fertiles et fut le principe de la génération universelle.

« Des animaux privés de raison parurent d'abord ; ils donnèrent ensuite naissance aux créatures intelligentes.

« Ces dernières se nomment *zophasemin*, c'est-à-dire qui contemplent le ciel ; leur forme primitive était celle de l'*œuf*.

« Alors *Môth* apparut dans sa transformation la plus éclatante, dans le soleil, la lune, les étoiles et les autres grands astres.

« Sous l'action torride des rayons solaires, une puissante chaleur se développa au sein de l'air ; l'océan et la terre produisirent ainsi les vents, les nuages et les grandes effusions des pluies célestes.

« Divisés d'abord, et séparés sous l'influence de la chaleur, ces divers éléments se heurtèrent bientôt dans l'atmosphère : leur choc fit jaillir les éclairs et la foudre.

« Aux éclats de ce tonnerre primordial, les êtres intelligents dont j'ai parlé plus haut se réveillèrent comme d'un profond sommeil, sous l'impression de la terreur occasionnée par ces bruits formidables.

« Ils commencèrent dès lors à se mouvoir, distingués en deux sexes, à la surface de la terre et dans les profondeurs des eaux (1). »

Ceux qui ont avancé que « l'homme était autrefois un caporal d'avenir dans le régiment des grands singes », peuvent revendiquer les Phéniciens pour leurs précurseurs.

Cependant, malgré cette erreur et la confusion qui règne dans l'exposé, on voit reparaître çà et là quelques traits de ces vérités que l'humanité tout entière connut à son origine. Le chaos primordial, le rôle de l'Esprit, la

(1) Conservé par Eusèbe qui cite Philon : *Præpar. Évang.* l. I, c. ix. *Patrol., græc.* t. XXI, col. 71.
— Maspéro : *Hist. ancienne. des peuples de l'Orient*, p. 238. — V. Darras : t. I. p. 112.

distinction des sexes mentionnée pour l'homme sans l'être pour les animaux, etc.

Si Moïse n'a pas fait de larges emprunts à la création phénicienne, c'est peut-être parce que, disciple de l'Égypte, il avait trouvé dès son enfance une doctrine toute formulée sur ce point. Mais jusqu'ici les monuments de la vieille Égypte ne fournissent aucun document qui confirme ce système. Ce n'est que dans les fragments d'Hermès Trismégiste, appropriés aux Grecs et revêtus d'une authenticité douteuse, que nous trouvons quelques données sur la cosmogonie des bords du Nil.

« L'intelligence, dit ce texte, c'est Dieu, possédant la double fécondité des deux sexes.

« Il créa avec son Verbe une autre intelligence opérante; il est aussi Dieu-feu et Esprit-Dieu.

« Il a ensuite formé sept agents, qui contiennent dans les cercles le monde matériel, et leur action se nomme le destin.

« L'intelligence opérante et le Verbe, renfermant en eux les cercles et tournant avec une grande vélocité, cette machine se meut dès son commencement jusqu'à la fin, sans

avoir ni commencement ni fin, car elle commence toujours au point où elle finit.

« C'est de l'ensemble de ces cercles qu'ont été tirés des éléments inférieurs, les animaux privés de raison.

« L'air porte les êtres ailés, l'eau ceux qui nagent.

« La terre a ensuite engendré les animaux qui étaient en elle, les quadrupèdes, les serpents, les animaux sauvages et les animaux domestiques.

« Mais l'intelligence suprême, père de tout, qui est la vie et la lumière, a procréé l'homme semblable à elle-même et l'a accueilli comme son fils, car il était beau et était le portrait de son père.

« De tous les animaux terrestres, l'homme seul est doué d'une double existence, mortel par son corps, immortel par son être même.

« Immortel, tout lui est soumis ; les autres êtres vivants subissent la loi des destins (1). »

Les points de comparaison ne font pas défaut entre la Genèse biblique et celle des Égyptiens.

(1) Pimander : *Traduct.* de Champollion Figeac, *Egypte ancienne*, p. 140. — V. Darras : *Hist. gén. de l'Eglise.*, p. 124.

La Trinité, mal comprise, il est vrai, est en action dans le grand œuvre. La ressemblance de l'homme avec Dieu, sa suprématie sur les animaux, son âme supérieure à la vie simplement animale, voilà des données qui reposent sur la vérité. Il faut avouer cependant que le récit mosaïque possède une allure bien plus ferme, bien plus nette, et fournit au lecteur une idée claire des diverses évolutions de la créature entre les mains de son organisateur.

Il pourrait être intéressant de pousser plus loin le parallèle entre les diverses cosmogonies. Ce que le lecteur en a vu lui permet de tirer cette double conclusion : 1° Les points de ressemblance sont frappants ; ce récit peut donc à bon droit revendiquer la créance, puisqu'il est l'apanage de l'humanité, puisqu'il est le *credo* des races diverses. Convenons même que ces vieux récits sont bien supérieurs en vraisemblance aux théories des « freluquets de laboratoire (1) » qui prétendent s'imposer à notre crédulité. Aujourd'hui Darwin lui-même est dépassé. Nous voyons des auteurs agrandir la généalogie de l'homme. Le singe n'est que

(1) Victor Meunier : *Rappel*, 11 novembre 1882.

notre aïeul ; notre bisaïeul, c'est le végétal. « Nous sommes en mesure, écrit M. Renooz (1), de montrer des échantillons de végétaux sur lesquels il est facile d'observer la formation rudimentaire de nos organes... J'ai examiné quelques échantillons de cette partie du végétal, que vulgairement on appelle des *souches* (et qu'il est assez difficile de se procurer dans un état intact, car la hache des bûcherons ne respecte rien) ; j'y ai toujours trouvé, outre la structure régulière des différentes têtes animales, des particularités extrêmement curieuses, dont je recommande l'étude aux naturalistes. La figure 15 représente une tête végétale qui, évidemment, se rapporte au type humain. La face aussi aplatie que la nôtre ne rappelle en rien le museau saillant du singe... Il faut donc renoncer à chercher dans le genre humain l'origine de l'homme, etc. » L'auteur entre dans tous les détails du visage humain et les retrouve dans sa *souche*. (On verrait bien d'autres analogies dans la configuration des nuages ; faut-il en conclure que nous sommes

(1) *L'Origine des animaux*, cité et réfuté par M. V. Meunier, *Rappel* du 11 nov. 1882.

les enfants des nuages?) D'après M. Renooz, la ressemblance entre la *souche* et le facies humain est complète. « Chose fort curieuse à observer, dit-il, la disposition des fibres encore ligneuses de cette tête rudimentaire annonce déjà l'expression qu'aura plus tard le visage. » Les écoles des beaux-arts de Rome, d'Athènes, deviennent inutiles, les statues les plus suaves d'attitude et d'expression se retrouvent dans nos bois; l'administration des eaux et forêts peut et doit désormais peupler nos musées et enrichir nos places publiques. M. Victor Meunier fait bonne justice de ces divagations. « Ce qui, jusqu'à présent, écrit-il, nous avait empêché de reconnaître la parenté du végétal et de l'animal, c'est qu'on avait pris dans l'homme le haut pour le bas... Si on le pose sur la tête, oh! alors ses analogies avec l'arbre deviennent évidentes. »

Les élucubrations de M. Renooz peuvent être considérées comme le fait d'un particulier, mais la science officielle prêche les mêmes erreurs par l'organe de M. Thury, professeur à l'université de Genève (1).

(1) *Les Mondes*, 18 mars 1882.

En vérité, quand on entend débiter et publier pareilles rêveries, on trouve que les Phéniciens, les Égyptiens, les Hindous, les Assyriens ont au moins le mérite d'une théorie plus grandiose et professent des idées plus larges que certains prétendus savants du XIX^e siècle.

2° Dans la Genèse mosaïque brille la lumineuse simplicité du vrai, tandis que les autres nous apparaissent comme des poèmes ornés de fantaisies plus ou moins heureuses. La critique nous invite à préférer l'histoire au roman même historique. Or la Bible présente les faits d'une manière tellement exacte, que de savants naturalistes en sont venus à considérer Moïse comme un savant, comme un Newton anticipé. Tel n'est pas son rôle. Il dit vrai, parce qu'il n'y a qu'une vérité qui règne dans l'histoire comme dans la science.

Les découvertes contemporaines ont fourni plus de preuves à l'appui de la Bible qu'elles n'ont rencontré d'objections ; nos savants les plus éminents vivent ou meurent dans le respect de la révélation chrétienne. « L'Académie des sciences possède encore aujourd'hui dans

son sein un grand nombre de croyants (1). »

M. Renan est tellement frappé de ce fait, qu'à ses yeux les sciences mathématiques sont impuissantes contre la révélation et le miracle, c'est à la critique historique que revient la tâche de les battre en brèche. Et encore, quelques pages plus loin, le versatile écrivain laisse tomber de sa plume ces paroles attristées : « Je fus entraîné vers les sciences historiques, petites sciences conjecturales qui se défont sans cesse après s'être faites, et qu'on négligera dans cent ans (2). »

Malgré ce qu'en dit le délicat académicien, les fouilles de l'Égypte, de l'Assyrie et de la Palestine, les traditions recueillies sur tous les points du globe par les voyageurs contemporains, contribuent à soutenir l'authenticité des récits bibliques plus qu'à les infirmer.

(1) M. Renan : *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*.

(2) Id., *ibid.*

NOTE

« Pour former notre corps, Dieu a pu se servir d'une matière préexistante ; mais la partie spirituelle, qui donne l'être et la vie à ce corps, son infinie puissance a daigné la créer. Telle est la conclusion à laquelle amène inévitablement l'étude de l'organisme, des facultés et des caractères de l'homme. Elle répond admirablement à ce que nous dit l'Écriture et que l'Église a constamment soutenu, que Dieu forma l'homme des éléments préexistants sur la terre, et qu'après l'avoir formé il lui souffla sur la face un souffle de vie et que l'homme fut fait âme vivante. »

C'est ainsi que s'exprime le P. Michel Mir, théologien espagnol, dans son livre intitulé *L'accord de la Science et de la Foi*, et ce langage ne peut que satisfaire les lecteurs attentifs de la Bible.

Il est nécessaire toutefois de bien préciser les termes pour ne pas donner prise à des malentendus philosophiques ou théologiques. Quoique le présent ouvrage soit une œuvre d'exégèse plutôt que de théologie proprement dite, la création et la nature de l'âme ayant fourni matière à discussion sur l'animisme, le vitalisme, l'organisme, le mécanisme, il faut exposer le système qui paraît prédominer parmi les docteurs les plus autorisés.

Saint Thomas a fait siennes ces doctrines, et c'est dans ses œuvres qu'on doit les chercher. A sa suite, on marche en terrain ferme. Le pape Jean XXII disait de lui : *Les articles qu'il a écrits sont autant de miracles ; il y donne des solutions lumineuses d'une clarté surhumaine*. Le même pape déclarait que : *Thomas avait éclairé l'Église plus que tous les autres docteurs*.

Qui garde sa doctrine ne s'écartera pas du chemin de la vérité ; qui l'attaque sera toujours soupçonné d'altérer la vérité. Tel est le témoignage que lui rendit Innocent VI.

Les pontifes Urbain V, Pie V, Sixte V, Clément VIII, Alexandre VII, Innocent XII,

Benoît XIII, Pie IX, Léon XIII, le considèrent pareillement comme le flambeau des fidèles.

L'Église adoptait en quelque sorte sa doctrine sur la nature humaine en la résumant dans cette définition donnée par les conciles généraux de Vienne (1311) et de Latran (1512) : « La substance de l'âme raisonnable est vraiment par elle-même et essentiellement la forme du corps humain. »

Pie IX, dans un bref qu'il adressait au docteur Travaglini, fondateur de la *Scienza italiana*, le louait de soutenir *nommément les principes du Docteur angélique sur l'union de l'âme intellectuelle avec le corps humain, et sur la forme substantielle et la matière première.*

Or, voici comment s'exprime saint Thomas : « Il faut admettre que dans le genre des corps il y en a un, à savoir, le corps humain, d'une complexion parfaitement équilibrée, qui atteint au degré le moins élevé de l'ordre supérieur, c'est-à-dire à l'âme humaine, laquelle occupe le dernier rang dans le genre des substances intellectuelles, comme cela ressort de sa manière de connaître. Et voilà pourquoi l'âme

raisonnable peut être comparée à un horizon et au confin du monde corporel et du monde incorporel, puisque tout en étant substance incorporelle, elle est cependant forme d'un corps. Or, l'unité ne résultera pas moins de l'union de la substance intellectuelle et de la matière corporelle que de la forme du feu et de sa matière; mais, au contraire, elle sera plus parfaite, parce que, plus la forme domine la matière, plus est un le composé formé d'elle et de la matière.

« Mais, quoique l'être de la forme et de la matière soient un, il n'est pas nécessaire que la matière participe adéquatement à l'être de la forme; au contraire, plus la forme est noble, plus elle surpasse la matière. »

Après avoir parlé des formes matérielles, des formes des corps mixtes et de celles des plantes, le saint docteur poursuit ainsi : « Audessus de ces formes, se trouvent encore d'autres formes semblables aux substances supérieures, non plus seulement à raison du mouvement qu'elles peuvent produire, comme les plantes, mais encore à raison d'une certaine connaissance dont elles sont capables; et aussi elles peuvent accomplir des actes aux-

quels ne servent pas comme d'instruments même les qualités susdites, attendu que ces opérations ne peuvent s'accomplir que par le moyen d'un organe corporel; en effet, l'acte de sentir et d'imaginer ne se fait point par la chaleur ou le refroidissement, bien que ces qualités soient nécessaires pour la disposition convenable de l'organe. Les formes dont il s'agit sont les âmes des bêtes. Mais au-dessus de toutes ces formes s'en trouve une semblable aux substances supérieures, même quant au genre de la connaissance qui est l'acte d'intelligence; et ainsi elle est capable d'une opération qui s'accomplit absolument sans organe corporel : c'est l'âme intellectuelle, car l'acte intellectif ne se fait pas par le moyen d'un organe corporel. D'où il suit que le principe par lequel l'homme connaît, c'est-à-dire l'âme intellectuelle qui surpasse la condition de la matière corporelle, ne doit pas être totalement contenu ou immergé dans la matière, comme sont les autres formes matérielles, et la preuve en est dans son opération à l'exercice de laquelle n'intervient pas la matière corporelle. Cependant, comme l'intelligence de l'âme humaine est une faculté qui a besoin d'autres

puissances opérant par des organes corporels, à savoir de l'imagination et des sens, il appert de cela même que l'âme est unie naturellement au corps pour compléter l'espèce humaine (1). »

Ces citations expliquent ce que dit ailleurs l'auteur de la *Somme* : « ...les accidents, les formes, et autres choses semblables qui n'existent pas seules, mais sont des coexistants plutôt que des êtres, aussi doit-on dire qu'elles sont concrétées plutôt que créées (2). »

Aussi Polman, l'abréviateur et l'interprète de saint Thomas et de son école, parle ainsi : « La concrétion est la production une et simultanée d'un être avec un autre (3). »

(1) *Somme contre les gentils* : L. II., c. LXVIII. Traduction du P. Vincent de Pascal, dans *S. Thomas et le R. P. Botalla*, S. J.

(2) *Somme théologique*, p. I q. XLV, art. 4.

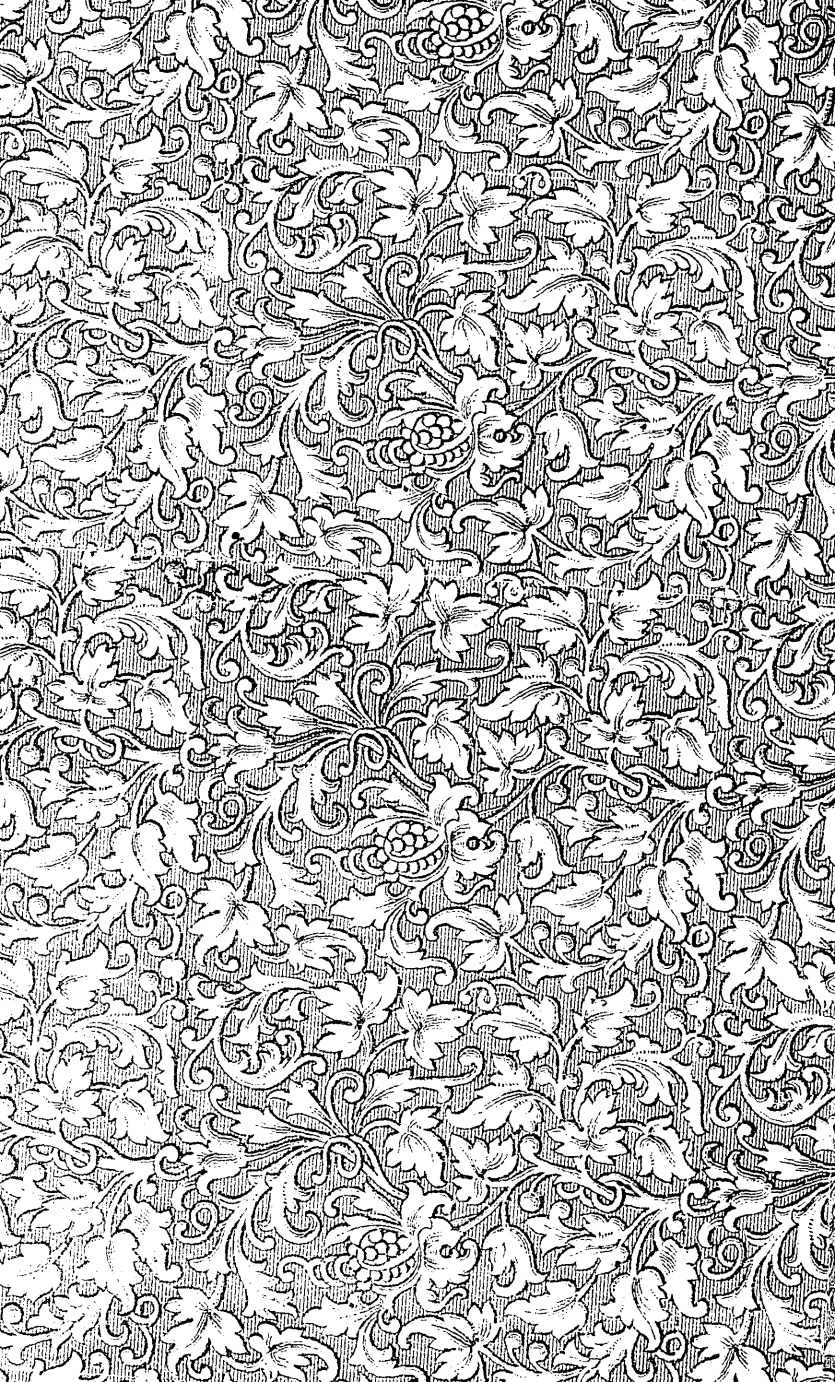
(3) *Breviarium theologicum*, p. I. 487, édit. du P. Chéry, 1863.

TABLE DES MATIÈRES

LA CRÉATION

	Pages.
AVANT-PROPOS.	I
CHAPITRE PREMIER. — Le commencement . .	1
CHAPITRE DEUXIÈME. — La lumière	19
CHAPITRE TROISIÈME. — Le premier jour. . .	25
CHAPITRE QUATRIÈME. — Le firmament. . .	37
CHAPITRE CINQUIÈME. — La terre, la mer, les végétaux	43
CHAPITRE SIXIÈME. — Les astres.	63
CHAPITRE SEPTIÈME. — Les poissons et les oi- seaux	71
CHAPITRE HUITIÈME. — Les animaux terrestres.	91
CHAPITRE NEUVIÈME. — L'homme.	99
CHAPITRE DIXIÈME. — Le repos.	133
CHAPITRE ONZIÈME. — De la cosmogonie biblique.	145
NOTE	175

PARIS. — IMPRIMERIE DE L'ŒUVRE DE SAINT-PAUL
L. PHILIPONA, 51 RUE DE LILLE



UNIVERSITY OF CHICAGO



48 434 100

256307

UNIVERSITY OF CHICAGO



48 434 100

